

A. BUIES

ANGLICISMES

ET

CANADIANISMES

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
80 à 84, rue de la Montagne





A. BUIES

ANGLICISMES

ET

CANADIANISMES

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
80 à 84, rue de la Montagne

1888

AVANT-PROPOS

—

AU LECTEUR

—

Pour répondre à un désir qui m'a été souvent exprimé, j'ai résolu de rassembler dans une brochure la série d'articles qui ont paru récemment dans *l'Electeur* et qui signalaient un certain nombre des anglicismes et des canadianismes dont notre langage et notre style fourmillent au point d'en perdre presque entièrement toute physionomie française.

Comme cela constitue pour notre nationalité un péril mortel que bien peu de gens reconnaissent ou dont ils ne mesurent que très imparfaitement l'étendue, il y a urgence à ne pas laisser s'envoler

et se perdre, dans le tourbillon des écrits ordinaires de journaux, les avertissements qui peuvent être donnés à cet égard à nos compatriotes, les français du Canada.

Le spectacle des expressions, des phrases, des paragraphes entiers, non seulement anti-français et barbares, mais absolument incompréhensibles et indéfinissables, qui s'impriment tous les jours dans nos journaux et se voient également dans bon nombre de pamphlets de circonstance, m'a fait jeter un cri d'alarme que je voudrais faire retentir dans toutes les oreilles, et dont l'écho devrait arriver dans toutes les institutions et maisons d'éducation du pays.

Grâce à l'appui généreux et éclairé du Secrétaire Provincial actuel, l'hon. E. Gagnon, en qui les écrivains canadiens, qui font des travaux utiles, peuvent être assurés de trouver un ami dévoué autant qu'un protecteur, je n'aurai pas jeté vainement un cri de détresse en face de l'abîme qui s'ouvre devant notre langue, et je n'aurai pas assisté, inutile Cassandre, à sa lamentable disparition, régulièrement et progressivement accomplie sous nos yeux.

Je ne demande au lecteur qu'une chose, c'est de bien se pénétrer des dangers réels et redoutables de la situation, de bien se persuader que le baragouin que nous parlons fait de nous des déclassés, ou plutôt des *inclassables* au milieu des autres peuples, et que si nous ne nous décidons pas enfin à parler le français comme il l'est communément partout ailleurs, à rendre nos pensées intelligibles, à leur donner des expressions claires, nettes et rationnelles, nous devons nous attendre à toute sorte d'humiliations et à des dédains bien cruels pour notre amour-propre.

Il est inutile d'insister davantage là-dessus dans un avant-propos : les exemples que je donne et la démonstration qui en résulte suffiront, hélas ! surabondamment à nous éclairer. Suffiront-ils à nous corriger ? Je l'espère, sans trop oser y croire. Il y a tant à corriger, du haut en bas dans notre éducation, que nous ne serons guéris du virus traditionnel que par des inoculations répétées et par des réactifs énergiques et multipliés.

ANGLICISMES ET CANADIANISMES

I

(De *l'Electeur* du 7 janvier 1888).

Nous voilà entrés à pleines voiles dans l'année 1888. Tremblons, faibles humains. Devant cet inconnu mystérieux, devant cet X formidable planté à la porte des destins nouveaux, quelle contenance allons-nous faire ? Il faut rassembler toutes nos énergies et répondre à l'inconnu X par des équations au même degré, c'est-à-dire, ne pas nous laisser prendre à l'improviste, et faire tout ce que nous devons faire, advienne que pourra. Ainsi, voilà la guerre qui se prépare à n'en pouvoir douter pour le printemps prochain en Europe ; nous n'en

avons pas d'imminentes en Amérique, mais il y en a tout de même une qui gronde sourdement au fond de toutes les consciences patriotiques, dans l'esprit de tous ceux qui ont à cœur le maintien, l'intégrité et l'honneur de notre belle langue que le journalisme moderne est en train de rendre absolument méconnaissable, détestable, ridicule, grossière et saugrenue. Sans attendre le printemps, nous allons entreprendre tout de suite la guerre contre les anglicismes et les énormités qui s'étalent avec l'insolence du droit de propriété dans les troisième et quatrième pages de nos journaux.

Ah ! ça n'est pas une tâche aisée que celle-là. Il faut avoir le tempérament d'un apôtre, le zèle et l'amour du prochain d'un missionnaire, et jusqu'aux enthousiasmes téméraires d'un réformateur pour entreprendre de remonter un courant aussi irrésistible que celui qui nous entraîne vers l'anglo-gallo-canadianisme, c'est-à-dire, une composition parlée que n'auraient jamais comprise nos pères, et que certainement ne comprendront pas mieux nos fils ; car, du train que nous y allons, il ne restera pas, dans cinquante ans, mille mots de tous ceux que nous employons aujourd'hui ; et le reste aura été se perdre dans quelque nouveau mélange où l'anglais et le français, aujourd'hui encore reconnaissables entre eux, se seront étroitement fusionnés ou plutôt confondus ensemble, avec cinq à six autres idiômes venus là pour augmenter encore la confusion.

Il faut porter à son pays un dévouement intense comme l'est le mien pour entreprendre cette campagne qui, après tout, ne me rapportera que des récriminations, des protestations, peut-être même des invectives, et, à coup sûr, de l'ingratitude; mais j'ai appris dans le cours d'une carrière, qui compte déjà par quelques états de service, à ne jamais me laisser détourner d'un but à atteindre, quand ce but est légitime, louable, et mérite les efforts que l'on fait pour l'atteindre.

Il faut l'entreprendre, cette tâché si difficile, si délicate, si semée de piéges ! Il faut se risquer à heurter des susceptibilités peut-être respectables et à soulever des disputes qui, par cela même qu'elles roulent sur des mots, sont toujours plus violentes que les autres.

Le temps est venu, et il presse, où il faut mettre un terme au galimatias qui nous envahit, nous résoudre enfin à parler un français réel, et non pas, sous la dénomination trompeuse de français, un anglais travesti, corrompu, une forme interlope, également étrangère à la nature des deux langues. Le nombre des expressions dont nous nous servons, des tours de phrase que nous employons, qui sont purement anglais, et que nous croyons français parce que les mots qui les composent sont français, parce que nous appliquons aux mots des terminaisons françaises et que nous soumettons les phrases, par une traduction littérale, à de vé-

ritables contorsions, à des constructions dont le sens comme l'origine échappent à ceux qui ne connaissent que le français pur, est tellement effrayant que, lorsque j'essayai d'annoter toutes les horreurs de style qui débordent dans nos journaux et dans les documents imprimés quelconques, je ne tardai pas à être pris d'épouvante et de désespoir de jamais arriver à une réforme victorieuse, et je résolus de me laisser aller avec le torrent, mais en me tenant toutefois la tête hors de l'eau.

Mais j'avais tort. A quoi servirait donc de vivre, si l'on n'était utile à quelque chose, si l'on gardait pour soi ce que l'on sait, si l'on ne contribuait pas, dans la sphère de sa compétence et dans la mesure de ses moyens, au progrès intellectuel de son pays ? Assez d'autres s'occupent des progrès matériels, et, sous ce rapport, certes, depuis une quinzaine d'années, nous avons accompli des prodiges et franchi des espaces inattendus. Pourquoi donc les connaissances et l'étude n'ont-elles pas marché de pair avec l'élargissement des canaux, avec le développement des chemins de fer, avec la création d'industries diverses et l'ouverture de voies nouvelles à l'activité humaine, sous des formes indéfiniment variées ? A une époque comme la nôtre où toutes les nations du monde font d'incroyables efforts pour arriver au plus haut degré de perfectionnement ; en présence de la vulgarisation en quelque sorte illimitée des sciences et des

arts, de l'extension prodigieuse des recherches dans toutes les branches des connaissances humaines ; devant les développements incessants de la géographie, devant les découvertes et la reconstruction presque radicale de l'histoire, devant les effets de cette émulation féconde qui pousse tous les peuples à rivaliser entre eux pour augmenter le trésor commun de l'instruction toujours grandissante, pour l'enrichir à l'envi de découvertes et de procédés nouveaux qui font valoir aussitôt par l'application les principes acquis ; à une époque comme celle-là, dis-je, ne pas apprendre parallèlement aux autres peuples, ne pas agrandir sans cesse le cercle autour de soi, ne pas acquérir et connaître chaque jour de plus en plus, c'est renoncer soi-même à l'avancement, c'est se reléguer en dehors de l'humanité progressive, c'est se condamner à l'efficacement et à l'infériorité, sinon à la disparition plus ou moins prochaine.

II

Disons que nous allons commencer par les majuscules. Qu'est-ce que c'est que ça ? vous écrierez-vous. Des majuscules ! ça vaut bien la peine ! Parlez-nous au moins des grosses fautes, de celles qu'il faut extirper à tout prix de notre langage pour le rendre intelligible ; mais des majuscules ! Où voulez-vous en venir ? Je répondrai qu'on débute généralement dans une campagne par des

escarmouches, que nous en sommes venus au point de mettre des majuscules à tous les titres, à toutes les fonctions, à toutes les qualifications, et et que nous ne savons plus où ne pas les mettre, dans la crainte de blesser la vanité des gens ou de rester au-dessous de son sujet. La majuscule, c'est l'indice le plus irrécusable de la prétention, de l'orgueil sot, de la bouffissure et de la suffisance. Elle est devenue une véritable épidémie dans notre journalisme, une épidémie qui a envahi et qui submerge notre minuscule littérature. Disons entre parenthèses, pour nous consoler un peu, que c'est une épidémie essentiellement anglaise ; mais nous abusons énormément de la liberté d'emprunter, et nous ne savons plus où est la limite, comme ceux qui n'ont jamais monté un cheval ne savent plus où ni quand s'arrêter quand ils sont dessus.

Les majuscules dans notre journalisme ! mais c'est un torrent. Elles ont l'air de vouloir entraîner toutes les lignes où elles débordent : elles feraient pencher le journal tout d'un côté, si elles n'étaient retenues par les majuscules de la page en regard ; elles émaillent les colonnes comme des promontoires, et c'est à peine si l'on peut lire les ettres qui les accompagnent, tant elles les masquent de leur ombre immense !

Je disais tout à l'heure que nous donnions de la majuscule à tous les titres, à toutes les qualifications..... etc...... Ainsi, le lieutenant un tel ;

grand L pour lieutenant; le colonel, grand C ; ici, du moins, il faudrait un C beaucoup plus grand que l'L, attendu que le grade est beaucoup plus élevé; le gouverneur, grand G ; la province, grand P......déluge! Je ne vois pas d'autre moyen de s'en sauver qu'en doublant la majuscule à chaque titre ou à chaque qualificatif, s'il est vrai que le meilleur remède à un mal est souvent dans son excès même, et je mettrais deux grands C à colonel, ou bien en transportant la majuscule à la fin des mots : ainsi, M. le colonel s'écrirait avec un petit c au commencement, mais avec un L énorme à la fin. Cela attirerait davantage l'attention, et il me semble qu'on est encore plus colonel avec un grand L à la queue qu'avec un grand C à la tête.

Comme un exemple de ce que je viens de dire, je cite les deux entrefilets suivants qui me tombent sous la main au hasard, mais qui sont typiques.

M...... X. Membre de la Société Géologique, Professeur à l'Université Laval, vient de publier la Biographie du Docteur Sarrazin, Membre du Conseil Supérieur de Québec, Membre Correspondant de l'Académie des Sciences et Médecin du Roi..." etc., etc., comme si membre, professeur, biographie, docteur, médecin étaient des noms propres !

Et encore : « L'Illustrissime et Révérendissime Mgr un tel, Evêque Titulaire de etc... Assez,

assez ; toutes ces majuscules sont aussi grotesques que prétentieuses, et je trouve bien plus illustrissime celui qui l'est avec un petit i qui ne cherche pas à vous tirer l'œil, qu'avec un grand I qui vous écrase de toute sa hauteur.

Et que dire du féminin ? Oh ! le féminin, quel rôle immense il joue chez le peuple canadien, évidemment le peuple le plus galant de l'univers ! Non seulement il nous empoigne par les fibres les plus intimes de notre être, mais il nous empoigne encore par la langue dans presque tout ce que nous disons, et par les doigts à chaque mot que nous écrivons. C'est comme de la virgule ; on en est envahi, entortillé, enlacé. Dans la prose commune des journaux, on met des virgules à peu près partout, excepté, bien entendu, là où l'on devrait les mettre. Par exemple, on se gardera bien de séparer par des virgules une phrase incidente d'une phrase principale, mais on séparera invariablement un sujet de son verbe. Ainsi, vous lirez presque toujours " monsieur un tel, a fait ceci ou cela ; " c'est comme si l'on écrivait : Je, vous prie...

Il paraît qu'il n'y a pas de remède à cette démangeaison de la virgule. C'est aussi invétéré que " une belle hôtel, de la bonne argent, une grande escalier, une grosse oreiller, une large intervalle,

une bonne appétit, une bonne estomac, la grande air, une grande espace......etc......"

Je pourrais en citer comme cela des mille et des mille sans jamais arriver au fond de cet abîme d'amour du féminin qui, combiné avec celui de la virgule mal placée, nous expose aux déconvenues les plus grotesques auprès des jolies femmes instruites qui ne tolèrent pas de se voir mises au même genre qu'*un* escalier ou *un* oreiller.

Mais " argent " demande une mention particulièrement honorable.

Comme on avait trouvé le moyen de créer un pluriel pour ce mot, (tout le monde sait que *des argents* fleurissent à profusion dans tous nos actes, contrats, marchés quelconques) on a eu en même temps l'heureuse idée de le mettre au féminin, sans doute pour racheter ou pour adoucir ce que l'emploi de ce mot au pluriel avait de baroque et d'absurde.

Je ne m'explique pas d'où vient cette passion qu'ont nos compatriotes de tout ramener au féminin, de façon à bannir presque entièrement le genre noble.

Est-ce par suite d'un goût exagéré pour la créature? Est-ce par suite d'une douceur de caractère telle qu'ils ne peuvent pas faire autrement? Est-ce faute de savoir que le genre masculin existe?

Est-ce ceci, est-ce cela, enfin quoi ? Ne cherchons pas ; le canadien est un abîme de mystère ; vaudrait autant sonder la conscience d'un " castor. "

En revanche, et comme manière de compensation, (une légère infidélité) il y a certains mots féminins que l'on trouve invariablement écrits au masculin dans nos journaux. Ainsi, par exemple, de *panacée*, s. f. qu'il est impossible de voir employé autrement qu'au masculin, et écrit *panacé*. Ainsi encore *d'atmosphère*, que l'on met presque toujours au masculin, sans doute pour se venger *d'intervalle* et *d'espace* qui persistent à rester masculins avec une forme féminine.

(De *l'Electeur* du 14 janvier 1888)

I

La campagne entrepise par moi dans ma dernière chronique contre les barbarismes, les anglicismes et tous les autres ismes dont le débordement, dans notre langue et dans notre style, menace de faire disparaître jusqu'au dernier vestige de français parmi nous, est loin d'être chose nouvelle ou inouïe, mais bien plutôt une reprise d'hostilités plus d'une fois interrompue contre le plus dangereux ennemi que nous ayons.

Déjà, il y a vingt-trois ans, (quand j'y pense !) j'avais ouvert le feu dans le *Pays*, de Montréal,

par une série d'articles intitulés : " Barbarismes canadiens"; Hubert LaRue aborda aussi la matière ; après lui, Tardivel, dans le petit opuscule menaçant d'excommunications " L'anglicisme, voilà l'ennemi " ; puis Oscar Dunn, dans son " Glossaire franco-canadien ", publié en 1881 ; et enfin, il y a quatre ans, Fréchette, Lusignan et moi nous reprenions la lutte avec une ardeur furieuse, déterminés que nous étions à porter cette fois le coup de mort à ces choses informes, monstrueuses, innommables, qui ne sont ni des mots ni des expressions, ni des tournures ni des membres de phrase, et qui pullulent dans notre langage au point d'en faire disparaître toute structure.

Inutiles efforts ! Les canadiens sont incorrigibles. Ils ont une horreur pour ainsi dire instinctive du bon langage ordinaire : il leur faut ou parler horriblement mal ou bien poser pour " parler dans les tâârmes ", ce qui fait qu'ils sont ou inintelligibles ou ridicules. Je ne parle pas ici, on le comprend aisément, de la classe des gens véritablement instruits, mais de ceux qui croient appartenir à cette classe, des gens de profession qui n'ont de profession que le nom et qui sont aussi ignorants que des charrues, qui introduisent les plus grotesques barbarismes dans le langage officiel ou judiciaire ; je parle surtout de ceux dont les contributions répétées et régulières à la masse de la publicité quotidienne apportent chaque jour une alluvion

nouvelle au torrent qui va bientôt nous submerger, nous et notre langue, si nous n'y opposons sans retard une digue infranchissable.

Nous sommes infestés par l'anglicisme ; l'anglicisme nous déborde, nous inonde, nous défigure et nous dénature. Ce qui pis est, c'est que nous ne nous en doutons pas la moitié du temps, et pis encore, c'est que nous refusons même, dans l'occasion, de reconnaître ces anglicismes, quand ils nous sont signalés. Nous sommes tellement habitués au mélange des deux langues, française et anglaise, que nous ne faisons plus de différence et que nous ne reconnaissons plus le caractère, la nature propre de chacune d'elles.

Qu'on ne croie pas que j'exagère. Je vais incontinent donner à profusion, à discrétion, des exemples de ce que j'avance, bien malgré moi, mais avec la détermination de démontrer par ces exemples jusqu'à quel point il est temps pour nous d'en finir avec ce langage et ce style incompréhensibles dans une foule de cas, de nous en corriger par la lecture des maîtres et l'étude sérieuse d'une langue que nous avons pour mission, non seulement de conserver, mais encore de propager sur ce vaste continent américain qui nous appartient tout autant, sinon plus, qu'aux autres races. Sur ce continent en quelque sorte illimité, nous nous développons comme élément national distinct. Il convient qu'à ce développement pure-

ment physique et numérique correspondent la correction et la pureté de notre langue. Cette correction et cette pureté seules peuvent nous assurer encore, pour des générations, le caractère distinctif que nous avons à conserver, et qui est, suivant l'expression de lord Dufferin, une heureuse variété au sein de la monotonie d'une même langue, de mêmes usages et de mêmes manières de vivre sur une immense étendue de territoire.

II

Entrons maintenant dans le vif du sujet ; m'y voici. Je ne prétends pas éclairer la plupart de mes lecteurs, oh ! non ; mais je désire attirer leur attention sur la nécessité absolue de corriger et d'épurer notre langage et notre style, si nous admettons qu'à toute langue il faut des règles, et qu'il n'est pas possible de parler simultanément l'anglais et le français, de les mettre tous deux dans la même phrase sans arriver bientôt à ne plus pouvoir parler l'un ou l'autre qu'en turc.

Afin de ne pas entamer une matière illimitée, je vais me borner aux fautes les plus en vue, les plus inexcusables, celles que nous commettons par l'emploi de tours de phrase anglais, d'expressions anglaises, quand nous connaissons très bien, la plupart du temps, les expressions françaises corres-

pondantes qui sont de beaucoup préférables, plus exactes, plus précises, plus justes et plus logiques.

Nous sacrifions une langue admirable, une langue d'une précision presque absolue, la langue analytique et savante par excellence, si riche et si abondante qu'avec son secours on peut exprimer non seulement les idées, mais encore les nuances les plus subtiles des idées, une langue qui a un mot pour chaque aspect des choses, pour la variété innombrable de ces aspects, une langue qui, afin d'exprimer tout ce qui existe, se fractionne indéfiniment comme on peut fractionner chaque tout ou chaque partie d'un tout, jusqu'à sa limite infinitésimale ; cette langue unique, incomparable, complète et parfaite autant que peut l'être un instrument humain tous les jours perfectionné, nous la sacrifions aveuglément, délibérément, à un jargon bâtard qui n'a ni origine, ni famille, ni raison d'être, ni principe, ni règle, ni avenir.

Les journaux, les traductions, les pratiques légales ont été les trois grands ennemis de notre langue ; ils l'ont corrompue, ils l'ont rendue méconnaissable. Il est impossible de comprendre quelque chose à la plupart de nos textes de lois, de nos bills, de nos documents parlementaires quelconques, cela sans compter les choses inutiles, les répétitions sans objet, les membres de phrase jetés sans rime ni raison en travers du chemin, les périssologies de toute espèce, fouillis de monstruo-

sités linguistiques d'autant plus exécrables que nous avons à notre disposition une langue dont le caractère distinctif et tout particulier est la netteté et la concision, même dans la procédure, même dans la législation. Mais nous voulons absolument que l'anglais soit du français, et nous croyons y parvenir en employant des mots qui, pris isolément, sont français, mais qui, réunis, forment très bien des tours de phrase essentiellement anglais.

Qu'on veuille bien me suivre dans le triage que je vais faire au milieu de ma collection d'anglicismes, et l'on sera étonné du nombre d'expressions anglaises dont nous nous servons sans nous en douter, et sans qu'il vienne à l'esprit de personne d'y trouver à redire.

N'avez-vous pas entendu dire souvent qu'une personne *jouit* d'une *mauvaise* santé ? Comment la trouvez-vous ? On devrait alors tout aussi bien dire qu'une personne *est affligée* d'une bonne santé ?

" Originer " pour *venir de, découler de...* ; *avoir son origine* dans...)

Que dire *d'Avocasser ? ! !*

Aucun invariablement mis pour " un quelconque," ou pour " tout..." Ainsi l'on dit sans sourciller : En *aucun* temps ;... Légaliser *aucune* cession...

On dira aussi toujours " Additionnel " pour " supplémentaire," et, bien entendu, " addition "

pour " supplément," ou pour " augmentation." J'ouvre le dernier rapport de la commission de géologie et je trouve à la première page "additions à la bibliothèque." Faites donc un peu des additions à une bibliothèque, et vous nous direz quel total cela donne.

Il semble qu'on ait horreur du mot *supplément* en Canada, puisqu'on ne le voit nulle part, et et qu'on lui préfère invariablement des mots baroques, inintelligibles, comme *extras* par exemple.

On dit aussi : " Telle chose *augure* bien " pour " on augure bien de......."

" En rapport avec " in connection with, pour *relativement à,* ou *par suite, à la suite* de...

L'emploi de cette locution est souvent des plus comiques. Ainsi, je lisais, il y a quelque temps, dans un journal de cette ville : " Tous les prisonniers enfermés au pénitencier *en rapport avec* l'insurrection du Nord-Ouest... Cela n'a absolument pas de sens, et l'on est obligé de deviner, ce qui réduit la langue à l'état de charade.

Il y a moyen de la traiter mieux que cela.

Le " Par rapport à " ou le " En rapport avec " sert à toutes les sauces.

Ainsi, un jour, on lit : " Voici le texte de la motion dont l'hon. M. Laurier a donné avis

en rapport avec la destitution des traducteurs du Hansard," pour *relativement à....*

Une autre fois : " La Cour de l'Echiquier viendra siéger à Québec le 27 pour entendre une vingtaine de réclamations *en rapport avec* la construction de l'embranchement St-Charles," pour *concernant...*

Ailleurs : " Si l'on veut formuler une accusation *en rapport avec* cette affaire de......" pour *au sujet de.....*

Ou encore : " Depuis hier soir les paroissiens de St-Sauveur suivent les exercices *en rapport avec* un *Triduum* qui, nul doute, atteindra son but."......

Trois fautes dans ce petit entrefilet :

1o On doit dire les exercices *qui accompagnent* le *Triduum* ;

2o Nul doute, *no doubt*, est anglais. En français, on dit : *Sans aucun doute.*

3° Un *Triduum* ne peut pas avoir de *but*, mais il peut avoir un *objet.*

Il n'y a pas de danger qu'on emploie jamais le mot *objet* dans ce pays-ci, à la place de *but*, quand le sens l'exige, mais on écrit aveuglément, invariablement *but*, comme si une chose toute matérielle ou un être inconscient pouvait avoir un but !

Une autre fois on lira encore :

Les personnes arrêtées *en rapport avec* les

émeutes.....;" et, le lendemain, " La navigation a été suspendue par *rapport à* une brèche produite sur le bord du canal," pour *à la suite de.....*

Remarquez que les mêmes personnes qui écrivent ces sortes de choses, n'en auraient seulement pas l'idée dans la simple conversation. Mais lorsqu'on écrit, voyez-vous, il faut être incompréhensible. Sans cela, par quoi se distinguerait-on ?

Retourner pour rapporter.

Connexion pour raccordement.

Amalgamation (qui est un terme de chimie) pour " fusion."

Balance d'une somme pour " différence."

Dans l'intention de la loi pour " d'après l'esprit de.........."

Collection pour perception ou collecte.

Donner pour *faire* une soumission.

Châssis pour fenêtre ou croisée.

Corporation pour " municipalité."

Inconsistant pour " inconséquent."

A venir jusqu'à......A quoi sert " à venir " ? Absolument inutile.

Rencontrer une disposition légale, pour " se conformer à........."

A l'effet que pour " portant que "........

Ingénieur pour mécanicien,"

Anticipé pour " prématuré,"

Loisible à vous pour " libre à vous."

Aviser, être avisé (anglais, anglais, archi-anglais). *Conseiller* ou *donner des avis* n'est pas la même chose qu'aviser.

Provisions pour " dispositions " d'un acte.

Partir quelque chose (to start...) pour " lancer, entreprendre, essayer," par ex. : un journal.

Démancher (se) pour se défaire, se démettre. Figurez-vous quelqu'un qui se *démanche* un pied.

Je lisais, il y a quelque temps, la phrase suivante, dans un grand journal de Montréal : " Ceci tendrait à *restreindre* les batteurs de femmes *de* brutaliser des créatures sans défense. Qu'on prenne des mesures pour rétablir le *poteau à fouetter....*" C'est le poteau maintenant qui est l'instrument avec lequel on fouette !....

Et cette autre : " La rupture d'un vaisseau du sang de la tête." Hein ! Quoi ?

On emploiera souvent les verbes *être* et *avoir* l'un pour l'autre indifféremment. Par exemple : " Sa femme *est* périe..." Ainsi, l'on dit presque invariablement. " Un tel *est* traversé, pour *a* traversé. Il n'est pas bien nécessaire de dire au juste en quoi ces deux opérations diffèrent. Traverser un ruisseau et *être* traversé par la lance d'un dragon, ça ne revient pas absolument au même.

Garde-malade *appropriée.* Aïe ! aïe ! Probablement pour " compétente," ou " au fait de ses fonctions."

Ceci me rappelle *appropriations* du budget pour " allocations."

Filer un rapport, des plaidoyers, etc., pour *produire.*

Est surgi pour *a* surgi.

Déqualifié pour inéligible.

Phrases baroques, embarrassées à plaisir, comme nous en écrivons tant, d'après l'anglais. Exemple : " Instruments *devant être employés* pour *destinés à* tout simplement.

Montrer pour " démontrer."

Soieries pour fabriques de soie.

Cruauté *pour* les animaux, au lieu *d'envers.* Elle est trop forte, celle-là.

" Accommodations," pour *Facilités, aménagement, logement.*

" Voteurs " (anglais) pour *votants.*

" Comité de santé," pour *Commission d'hygiène.*

Qui nous expliquera ce que peut bien vouloir dire " Un comité de santé ?...."

(De *l'Electeur* du 21 janvier 1888)

" Aller à dire ", Go to say. C'est là une des expressions les plus baroques et l'une des plus familières de notre journalisme. Une chose, une phrase, une rumeur, *comporte, signifie, implique,* ......mais qu'elle " aille à dire " !,........Avec un " air d'aller " comme celui-là, on passe à travers tout. Comment et où pouvez-vous arrêter une rumeur qui *va à dire ?*......

" Procédés " pour " Procédure " — Proceedings. On s'imagine traduire l'anglais *proceedings* par procédés ! Me montrera-t-on dans le journalisme canadien un seul exemple du mot *procédure* employé à la place de " procédés " ? Je lisais encore tout dernièrement dans un journal bien coté : " Ceux qui suivent les procédés judiciaires...... " Qui ne voit cependant qu'il est ridicule de dire " des procédés judiciaires " ?...... Il y a autant de différence entre " procédés " et " procédure " qu'il y en a entre " égards " et " dossier." Mais cela n'empêche pas que tant que la presse sera libre dans ce pays-ci, elle usera de ces procédés là envers nous, sans que nous puissions lui infliger en retour une " procédure " quelconque.

" Prendre un serment " take an oath, pour *faire, prêter* serment.—Celui-ci est un petit jeune.

" Conjoint ".—Ah ! c'est ici que je suis sur mon terrain. Arrière les intrus ! Je m'oppose à ce qu'on

mette le conjoint à toutes les sauces. Par exemple, je m'oppose à ce qu'on dise comité " conjoint " des deux chambres, pour comité *mixte*, une action " conjointe " de deux partis pour une action *commune*, les efforts " conjoints " pour les efforts *réunis*, prendre une part " conjointe " pour une part *collective*.... etc..... la lettre " conjointe " pour la lettre *collective* des membres de l'épiscopat.... Les exemples du Conjoint à tout propos sont incroyables. Il n'y a pas d'expression plus ridicule, plus déplacée, plus dépourvue de sens que celle-là. Voyez-vous des députés des deux chambres qui sont conjoints! Nous voyez-vous prendre une part conjointe dans une opération ! Qu'est-ce que peut bien vouloir dire " une part conjointe " ? Il faut au moins vingt-cinq ans de ménage pour comprendre cela.

De même on dit la plupart des fois " conjointement " pour *également*.

Il y a bien d'autres mots encore que l'on emploie au lieu d'également, comme par exemple *pareil :* " J'ai l'ai fait pareil, pour *pareillement* ou *également*.

" Anticiper ", to anticipate, pour *présager*, *prévoir*, *augurer de*, *devancer*.....Ex : j'anticipe une belle journée, pour " je prévois une belle journée" ; ou, " j'anticipe " sur le temps de......pour je " devance " le temps de.........

" En force ", In force, pour *en vigueur*. On dit bien " avoir force de loi ", mais on ne doit pas dire

que la loi est "en force" ; on dit qu'elle est "en vigueur."

"En vigueur" doit remplacer souvent aussi le barbarisme "En opération".

"Constituants" "constituents" en anglais, pour *commettants.*

Je signale ce mot à la hâte, car j'ai une peur terrible de me mêler de politique.

"Assurance" pour *certitude.*

Vous n'entendrez jamais dire que quelqu'un a la certitude de faire une chose, mais qu'il en a l'assurance.

Avoir de l'assurance veut dire avoir du toupet, de l'aplomb, ce qui ne signifie pas "être certain d'une chose." Néanmoins il ne faudrait pas conclure de là qu'on ne puisse donner à quelqu'un l'assurance de ....., ce qui est bien différent et représente une tout autre idée.

Mais rien n'égale en fait d'anglicismes le "positif à dire". — Oh ! ceci est effrayant, horripilant. Comment ! mon excellent ami, vous êtes positif à dire ! Prenez vite une dose de "négatif pour lequel à dire", ou vous êtes un homme mort.

Un autre anglicisme inexplicable, insupportable, exécrable, c'est le "concourir dans", to concur in. Ex : concourir dans une opinion, dans des amendements, dans ceci, dans cela, ... Mon Dieu ! où allons-nous ? Mais le français qui rend

cette idée-là est si clair, si simple, si agréable ! on dit si aisément " être " *de l'avis, de l'opinion* de quelqu'un, *appuyer* ses amendements !......"

Cet indigne " concourir dans " rappelle immédiatement à l'esprit cet autre détestable anglicisme : " dans l'opinion " de cette assemblée, *in the opinion* of this meeting, pour *de l'avis* de cette assembléee, ou *conformément* à l'opinion exprimée par cette assemblée......; mettez n'importe quoi plutôt que de nous abrutir avec votre " concourir dans " ou votre " dans l'opinion " de......

" Marier " to marry, pour *épouser*. Un père marie sa fille, ou un prêtre marie deux fiancés ; mais on *se marie avec* ou l'on *épouse* sa fiancée.

Tout le monde sait cela ; mais, voyez-vous, on en serait malade, s'il fallait parler le bon français que l'on sait à la place de l'anglais qu'on écorche ou du français qu'on exécute.

" Forger " une signature, pour *contrefaire*. Il est tout aussi naturel dans ce cas de dire, " faire une forge " pour faire un faux. L'un vaut l'autre. —Je lisais dernièrement un article de journal portant pour titre : Un mandement *forgé* lu au prône—Diable ! Ça doit être un rude forgeron que celui qui forge des mandements.

Un tel a été " élu membre pour ", has been elected member for. Bon Dieu ! c'est donc bien difficile de dire simplement " a été élu député de " ou " élu à la législature ", sans mettre " député '

qui est inutile, ou " membre pour " qui est du mauvais anglais.

Voici maintenant un mot que l'on emploie, comme dans l'anglais, d'une façon très générale, alors qu'il n'a qu'une application très limitée en français. C'est le mot " trouble."

Ainsi, l'on dira toujours des " troubles," pour des *désordres*, des *rixes*, des *émeutes*. On dira surtout, pour exprimer qu'on a eu bien du *mal*, bien *de la peine* à faire une chose, qu'on a eu beaucoup de *trouble*, ou bien qu'un tel a donné beaucoup de trouble avec son...... n'importe quoi. Or cette expression, ainsi généralisée, est essentiellement anglaise : raison de plus pour s'en servir en canadien.

A voir l'emploi si fréquent de ce mot, on se croirait au milieu de gens qui sont constamment troublés. " Ah ! c'est beaucoup trop de trouble, monsieur :—Je vais vous troubler (I shall trouble you for...) pour le sucre, pour le pain, pour les confitures......"

Mais ce que j'ai vu de plus fort jusqu'à présent en fait de trouble, c'est " économiser son trouble " pour *s'épargner de la besogne.* Economiser du trouble ! Voilà certes le dernier mot de la parcimonie. D'ordinaire, dans les ménages modestes, on se contente d'économiser le charbon ; si l'on va jusqu'à supprimer le trouble, on arrivera du coup à l'âge d'or des locataires.

“ Investir ” to invest, pour *placer.* On investit une place forte, on investit quelqu'un de certaines fonctions ; mais on n'investit pas de l'argent, à moins que ce ne soit pour faire le siége d'une banque...... Oh ! alors, il n'y a pas à hésiter.

Maintenant “ Pareil comme ”. Pour le coup, en voilà du luxe ! Il ne suffit plus d'être pareil, voilà qu'on est *pareil comme*.... Economisons, économisons, le “ comme ” autant que le “ trouble.”

“ Demander ” des questions. On dit *poser*, *faire* des questions ; mais demander ! Encore du luxe : c'est au moins là un pléonasme, une redondance.—On devient horriblement gaspillard depuis qu'on n'économise plus que le trouble.

“ Département ” pour *compartiment* ou *section.*

On dit comme la chose la plus naturelle du monde : “ département ” de la chaussure, des étoffes, des fourrures..... Cela me transporte au sein d'une géographie tellement nouvelle, tellement inconnue, qu'à faire seulement le tour du magasin de M. Pâquet, j'aurai vu tous les départements de la terre.

“ Condamné au pénitencier pour la vie ”— condemned to penitentiary for life, au lieu de condamné *à la détention perpétuelle,* ou aux travaux forcés *à perpétuité.*

Je passe sur “ plaider non coupable.” J'admets

que c'est là une de ces expressions ultra-juridiques qui ne se raisonnent pas et qui ne se " plaident " que par des gens qui ne se doutent pas jusqu'à quel point ils le sont, " coupables."

" Emphatiquement," emphatically, pour *péremptoirement*, *catégoriquement*. Déclarer une chose *emphatiquement*, c'est la déclarer avec emphase. Etes-vous prêt à admettre que c'est cela que vous avez voulu dire ?

" Préjugé ", prejudiced, pour *prévenu*.

On n'est pas " préjugé," mais on est " prévenu " contre quelqu'un. Préjugé ne s'emploie pas dans ce cas au passif. On peut préjuger quelqu'un, mais on n'est pas préjugé contre lui. Cette dernière expression ne se comprend pas.

" Consolidé," consolidated.

On dit en français qu'une dette est *capitalisée*, et non pas qu'elle est consolidée.

" Opposer," to oppose.

On oppose un homme *à* un autre homme, comme un candidat *à* un autre, mais on n'oppose pas quelqu'un, dans le sens de lui faire opposition. Que de fois encore n'entend-on pas dire : " Je l'ai opposé " de faire telle ou telle chose ?...

De même " d'adresser," to address. En français, on " n'adresse " pas une assemblée, mais on *s'adresse à* une assemblée, ou bien on adresse *la parole* ou l'on porte la parole à une assemblée...

De même encore de " protester " quelqu'un.

" Donner crédit" à quelqu'un pour..., *to credit one for*, pour dire *approuver* quelqu'un d'avoir fait telle ou telle chose.

" Manque," pour *défaut, absence, insuffisance.*

" Change," pour monnaie d'une pièce.

" Associé " pour compagnon.

" Correct " pour *exact.* Ex. : " Ce que vous dites là est correct."—Non, pas du tout, ce que je dis là est *exact*. La correction et l'exactitude sont deux choses bien distinctes, tellement distinctes qu'on peut dire des choses fort inexactes avec beaucoup de correction, et faire des choses incorrectes avec une remarquable exactitude.

" En opération." — Vous entendez et vous lisez cette expression-là tous les jours, n'est-ce pas ? Telle ligne de chemin de fer ou telle manufacture est " en opération." Eh bien ! cela n'a aucun sens en français. On dit bien qu'une ligne *fonctionne*, qu'elle est *en exploitation*, mais " en opération ! " *in operation*, il n'y a qu'un français sachant l'anglais, ou prévenu généreusement par un canadien, qui puisse deviner ce que cela signifie.

De même, ne lisez-vous pas invariablement : " *Sous l'opération* de telle loi, de tel acte, pour *en vertu de....*?

Dernièrement, on voyait qu'un commerce considérable s'était établi *sous l'opération* du traité

de réciprocité.... Il n'y avait qu'à mettre " durant l'exercice " du traité, et personne n'aurait remarqué la différence, mais, au moins, on n'aurait pas commis un gros anglicisme.

" Payer une visite." Pay a visit. Il n'y a que de mauvais débiteurs qui puissent se servir d'une expression pareille. Ne payant pas leurs créanciers, ils veulent au moins pouvoir dire qu'ils paient quelque chose, et ils *paient* des visites, au lieu de *faire, rendre.........*

" Prendre une marche," take a walk. On *fait* une marche ; mais la *prendre*, c'est l'arrêter net, et alors il n'y a plus de marche.

Enfin, pour terminer aujourd'hui, rappelons l'exemple d'un des journaux de Québec qui, depuis des années, appelle le prince *royal* d'Allemagne, " crown prince " en anglais, le " prince de la couronne." Je vous demande un peu ce que c'est qu'un " prince de la couronne " !

On lisait dans le même journal, il y a quelque temps, au sujet des affaires d'Espagne : " La dynastie de la gauche," pour la *gauche dynastique.*

" La goëlette *Sank*," traduction effrénée de " the schooner sank...."

" Le commodore d'Athènes," pour " Comoundouros, ministre d'Athènes...."

Et enfin, ces jours derniers, on pouvait y lire cette dépêche :

La *balance* de la propriété du défunt empereur sera divisée entre l'impératrice Augusta, Frederick et la grande duchesse de Bade. L'impératrice *Dowager* reçoit aussi le château de Babelsberg à Postdam, le Palais Royal à Coblentz et plusieurs autres legs.

L'impératrice *Dowager ! !* (pour l'impératrice douairière.)

Mon Dieu ! mon Dieu ! Et dire que j'aime mon peuple, et que je crois à l'avenir d'une race comme celle-là !

Enfin, voyons ! que voulez-vous donc devenir ?

(De *L'Electeur* du 28 janvier 1888)

" En dedans de......" Inside of. En dedans de trois minutes, par exemple. Je sais ce que c'est que *en moins* de trois minutes, mais "en dedans de " !... ...... cela me plonge dans un abîme de rêveries. Que peut-il bien y avoir " en dedans " de trois minutes ? Je sais à la rigueur que *dans* trois minutes, il y a 180 secondes, mais *en dedans* de !...... Je défie n'importe quel orfèvre de me renseigner là-dessus, même mon ami Duquet qui, j'ose l'espérer, ne me présentera jamais de compte *en dedans* de 500 dollars.

Que dire de " Compliments de la saison," compliments of the season ? Il faut avoir une dose archi-canadienne de galanterie pour offrir de ces douceurs-là.

" En devoir," on duty, pour *de service.* Il est étonnant qu'on ne s'avise pas de dire *sur* devoir. J'ai lu dans un de nos journaux racontant un épisode de la campagne du Nord-Ouest : " On refusa de *faire le devoir* sous ce caporal. "

" Recevoir " une sentence, Receive a sentence, pour *entendre* une sentence. Il n'y a plus alors pour les condamnés qu'à signer un reçu à leur juge.

" Délivrance," delivery, pour *livraison.* Je lisais dans un de nos meilleurs journaux, je dirais le meilleur, s'il y avait des degrés à établir dans l'excellence de ces incomparables organes, " la *délivrance* des édifices du parlement........." Je ne puis m'empêcher de féliciter les dits édifices de cette heureuse circonstance, comme on dit en termes sympathiques ; mais tant que ces édifices ne seront pas " délivrés " des membres du parlement, je ne pourrai les croire réellement soulagés.

Il y a aussi beaucoup plus de gens qu'on ne croit qui disent " Délivrer une lecture " *deliver a lecture,* pour *faire une conférence.* A ceux-là je n'en puis vouloir, car ils savent sans doute tout ce qu'on souffre avant que cette délivrance soit accomplie, et je les remercie de leurs sympathies.

" Supporter " support, pour *soutenir, appuyer.* Etes-vous capable de trouver jamais dans un seul de nos journaux autre chose que *supporter* un gouvernement, *supporter* un parti, une proposition... ?

C'est insupportable.

" Faire une application," to apply, to make an application for, pour "*faire une demande,*" tout simplement. " Comment ! monsieur, vous voulez me faire une application ! qu'est-ce à dire ? Si vous êtes un distributeur d'emplâtres ou de sinapismes, allez dans les hôpitaux et collez-en tant que vous voudrez. Voyez-vous d'ici un pauvre premier ministre tout couvert d'applications, et cela de la part de solliciteurs, encore !

" Manquer " quelqu'un. We have missed you, nous vous avons manqué. Ah ! merci, mon Dieu ! Et vous le regrettez encore ! Vous m'exprimez votre chagrin de ne m'avoir pas aux trois quarts démoli ! Voyez un peu où conduisent les anglicismes ; à dire exactement le contraire de ce qu'on veut dire. Ici ce que l'on veut exprimer, c'est que quelqu'un nous a manqué, et non pas que nous avons manqué ce quelqu'un. Cet angliscisme est un des plus grotesques et des plus inexcusables qu'on puisse commettre.

Il en est ainsi de " goûter." Vous entendez toujours dire : " Telle chose goûte ceci ou cela ; "

mais c'est vous qui goûtez, et non pas la chose en question ; cette chose peut avoir le goût de ceci ou de cela, mais non pas goûter.

Autre exemple analogue tiré du verbe " montrer." Cela " montre " bien pour *paraît bien* ; it shows well ; toujours, toujours l'anglais.

Et encore " cet événement est dû au fait que " .....is owing to the fact that.... En français on dit : " Tel événement est dû à ce que et non pas *au fait que*, qui est du pur anglais.

" Entrer dans un livre, to enter in a book, pour *inscrire, insérer.*

"Outrage" invariablement employé pour *Offense.*

Qualifié, qualification ; anglais, anglais, anglais. En français on n'est pas *qualifié* pour faire une chose ; mais on est *compétent* à faire cette chose. De même on n'a pas les " qualifications " mais on a la compétence, les aptitudes....

" Allouance " (allowance) pour *concession.*

" Admission " pour *aveu, reconnaissance.*

D'où : " Pas d'admission " (no admission) pour *Entrée interdite.*

" L'hon. M. Laurier fera sous peu une motion concernant l'*admission* de l'île de Terreneuve dans la Confédération," pour l'*entrée* de Terreneuve.

" Les membres de l'Institut pourront se pro-

curer des *cartes d'admission* en s'adressant au gardien," pour *billets d'entrée.*

" Tapisserie " pour *papier tenture.* Tapisserie veut dire ouvrage fait à l'aiguille.

" Percentage " (percentage) pour *commission quantum* ou *proportion*, suivant le cas.

" Tombleur, groceur ". Oh ! aïe, Ihlle ! Ouille !

" Emaner " un bref. Qu'èque ça, qu'èque ça ?

" Mais ce qui " bat tout ", c'est *faire émaner* un bref, ou un bref *émané.* Cela est plus fort que quatre as. Demandez à ceux qui emploient cette inconcevable, cette incompréhensible expression s'ils savent ce qu'ils veulent dire, je vous jure qu'ils sont incapables de répondre.

" Des argents " (moneys). Pourquoi ne dites-vous pas alors tout aussi bien des ors, des cuivres, des nickels ? etc......

Dire qu'on écrit *des argents* simplement pour des *montants*, des *sommes* quelconques, et qu'il n'y a personne qui ne connaisse mieux ces deux derniers mots, c'est à vous rendre malade, ma parole d'honneur !

" Hauteur des terres " (Height of land) pour *ligne de faîte* ou *ligne de séparation* des eaux.

Il n'y a qu'à ouvrir la première géographie française venue, et l'on trouvera cette expression-là fréquemment employée. Mais non, voyez-vous,

il faut parler anglais avec des mots français, sans compter que " *Hauteur* des terres " ne veut rien dire, attendu que la ligne de séparation des eaux est souvent dans des endroits très bas, marécageux, comme, par exemple, celui où l'Ottawa, le Saint-Maurice et la Gatineau prennent leur source l'une à côté de l'autre.

Polygamiste, géologiste !

Je les ai vus.

" Prognostic," pour *diagnostic.*

Je répète que je l'ai vu.

" Place de moulin." Qu'est-ce que cela ?

Veut-on dire " Site, endroit propre à...?.. ...

Des peccadilles géographiques.

" Guinée Anglaise."—Je sais bien qu'il y a une *Guyane* anglaise, mais je ne connais pas de *Guinée* " idem."

" French River " pour " Rivière des Français," celle qui va du lac Nipissing à la baie Georgienne. De même " Bird's Rock " pour " Ile aux Oiseaux." Il n'y a aucune excuse pour se servir de noms anglais quand les noms français existaient auparavant, et surtout quand ces noms ont été donnés par nos pères.

" Algiers " pour Alger.

" Leghorn " pour Livourne [Chapeaux de...]

" Montagne aux Tourtes," traduction libre de *Turtle Mountain....*

Pontivy, en France, pour Pondichéry, dans l'Inde.

Entre parenthèses, je ferai remarquer à un correspondant anonyme, qui me prend à partie, " qu'aller à dire " est une expression dépourvue de logique et de bon sens, et je vais le lui faire toucher du doigt. " Aller à "…. implique une conclusion à tirer de ce qui est dit, une intention ou un sens manifeste contenu dans ce que l'on n'énonce que vaguement. Ainsi l'on dira très-bien : " Ce que je dis *va à* faire croire, *va à* démontrer, *va à* faire voir, *va à* justifier, *va à* corrompre, *va à* attaquer "…… mais que ce que je dis aille *à dire*, oh ! oh ! c'est tout simplement absurde.

Un peu de grammaire raisonnée et d'intelligence de la langue vaut bien mieux qu'une colonne de citations, surtout quand cette colonne ne sert qu'à démontrer son insuffisance ou sa suffisance, comme on voudra.

Du reste, à propos de cette expression, comme de tant d'autres que j'ai relevées, je n'ai eu en vue qu'un objet utile, celui de corriger des abus ridicules, de combattre notre tendance à l'anglicisation et de débarrasser notre langue des locutions, des tournures de phrase, des constructions qui lui sont le plus étrangères, loin d'avoir cherché à poser et à fendiller des cheveux pour donner aux badauds une haute idée de ma linguistique. Je ferai remarquer encore en passant qu'anglicisation n'est point

dans le dictionnaire ; mais puisque "francisation" est français, les mêmes raisons existent pour que "anglicisation" le soit. Si ce mot n'est pas français, qu'il le devienne ; je le crée.

Dernièrement, un Montréalais (qui ne pose pas) faisait des gorges chaudes au sujet des Québecquois, cela va sans dire : " Quand on pense que ces Canadiens-là, s'écriait-il, *quand ils veulent mouver*, ils appellent cela " déménager ! "

Un autre Montréalais — ces Montréalais ne doutent de rien ; on leur a tant dit et ils se sont tant dit à eux-mêmes qu'ils étaient hommes de progrès, qu'ils se croient tout permis. Voilà qu'ils veulent mettre un abime entre eux et le reste de la province, dans l'intérêt de celle-ci, bien-entendu, en creusant le chenal St-Pierre jusqu'aux entrailles de la terre. Bientôt ils construiront un chemin de fer souterrain jusqu'aux mines de la Nouvelle-Ecosse pour avoir le charbon directement et à meilleur marché chez eux, toujours dans l'intérêt de la province, c'est là l'expression sacramentelle dans ces sortes d'opérations———un autre Montréalais, dis-je, voulant se mettre en voyage, alla trouver un de ses amis : " Il y a longtemps, lui dit-il, que je vois dans les journaux : Un prince un tel, la princesse celle-ci, le grand-duc celui-

là voyage incognito. Je voudrais bien savoir comment faire pour voyager incognito. Dieu merci ! j'ai amassé de l'argent ces années dernières, je peux payer pour cela, j'y mettrai ce qu'il faut, je veux absolument qu'on puisse dire que j'ai voyagé incognito, moi aussi.

"—Ah ! lui répondit son interlocuteur, tu es assez incognito comme cela. Tu aurais beau faire, on te reconnaîtrait toujours pour un canadien."

II

" Tomber en amour " (fall in love).

Quelle chute aimable, et comme on songe peu à se casser un membre en tombant de cette façon-là !

Ici l'anglais est à coup sûr supérieur au français, du moins dans l'expression. On dit bien, par extension, et seulement par une espèce de tolérance généreuse pour le verbe tomber, on dit bien *tomber amoureux ;* mais cela implique qu'il n'y a pas réciprocité ou qu'on est tombé tout seul, tandis que "tomber en amour" comporterait qu'il y a bien aussi un petit grain de l'autre côté.

Ce qui pousse à commettre cette faute, c'est qu'on ne songe pas que le mot " fall, " en anglais, ne veut pas toujours dire "tomber", mais qu'il indique aussi souvent le simple mouvement. Ainsi, par exemple, si on s'avisait de traduire "fall in,"

prenez vos rangs, par tombez *dedans*, il y a plus d'un futur vainqueur qui se trouverait " troublé."

On ne dit pas plus "tomber en amour" qu'on ne doit dire *monter en haut* ou *descendre en bas*, style de cuisinière qui tend malheureusement beaucoup à monter en haut !.... ,

A propos de cette dernière expression, j'ai reçu récemment une petite lettre d'une femme qui doit avoir beaucoup de sens et d'esprit, mais hélas ! aussi beaucoup trop de discrétion à mon endroit, puisqu'elle cache son nom sous une signature d'emprunt. Ah ! madame, vous ne sauriez croire combien la réalité seule m'est chère aujourd'hui et combien le plus petit déguisement me fait peine ! Vous signez "Peccadille", (c'en est déjà une) et vous me faites remarquer que " tomber en amour" est non seulement un anglicisme, mais encore une faute contre le bon sens, puisque l'amour relève au contraire......etc......

Oui, rien n'est plus juste que ce simple trait qui fait voir qu'en ces sortes de matières les femmes ne se trompent jamais, ni dans le sentiment ni dans l'expression, et je m'empresse de l'ajouter à tout ce que j'ai essayé de faire valoir contre le "tomber en amour" qui, décidément, est un anglicisme de mauvais ton.

Vous me demandez aussi, aimable correspondante, ce que je pourrais bien proposer à la place

“d'antimacassar”, et vous m'assurez “de toute votre reconnaissance,” si je fais cette découverte.

Voyons, vraiment, est-ce que “l'antimacassar” troublerait à ce point votre doux repos et ferait pâlir vos joues? Si cela est, je m'empresse de dissiper cet importun nuage. D'abord, vous dirai-je, il ne faut pas se faire de mauvais sang simplement pour les *noms*. Il y a une foule de noms qui sont les mêmes dans les deux langues, surtout quand ces noms sont dérivés du latin ou du grec. Ce n'est pas là ce qui constitue l'anglicisme véritable, lequel est bien plutôt dans les tournures, dans les membres de phrase tout entiers et dans les locutions. Or, je m'élève tout particulièrement contre les tournures et les membres de phrase, et contre les locutions empruntées à l'anglais, quand nous avons en français des locutions correspondantes qui, souvent, sont bien supérieures à l'anglais. Pourquoi ne dirions-nous pas, nous aussi, antimacassar? Mais qu'à cela ne tienne. Antimacassar n'est pas plus anglais que français, et nous avons le droit de nous servir de ce néologisme tout aussi bien que les plus purs anglo-saxons. Pourtant, je veux absolument vous être agréable et alléger vos trop délicats scrupules. Si “l'antimacassar” choque si cruellement vos oreilles, dites tout simplement “dossier,” c'est le nom de commerce, et vous serez comprise de tous ceux

à qui le français est familier, et vous rendrez parfaitement votre pensée, j'aime à le croire.

En terminant, laissez-moi vous remercier de votre courtoise et flatteuse lettre, pour laquelle je vous témoigne toute ma reconnaissance en vous délivrant d'un horrible cauchemar.

De l'*Electeur* du 28 janvier

I

Il y a une chose qui nuira éternellement chez nous, non seulement à la correction du français, mais encore à la familiarité, à l'intimité avec la langue française, c'est que nous vivons dans un pays anglais, dans un milieu anglais, et que nous sommes entourés d'anglais. Ce qui est absolument français, dans la province de Québec, ce sont les traditions, le caractère, le type, l'individualité, la tournure d'esprit et une manière de sentir, d'agir et d'exprimer qui est propre aux vieux gaulois. Ce qu'il y a de moins français, c'est la langue. Je mets en fait que la plupart des hommes publics, des hommes de profession, de tous ceux qui appartiennent à une carrière active quelconque, savent bien moins le français que l'anglais, qu'ils emploient régulièrement, à leur insu, quantité de tours de phrase, de membres de phrase anglais ; je dirai

plus, et dût le barreau tout entier se ruer sur moi pour m'estourbir ou pour m'écorcher vif, je dirai qu'en général nos avocats (ce sont eux les traîtres, les "pendards", à quelque parti qu'ils appartiennent) ne parlent ni l'anglais, ni le français, mais un jargon coriace qu'on ne peut comprendre que parce qu'on y est habitué, et que l'on sait mieux ce qu'ils veulent dire que ce qu'ils disent. Et remarquez que je parle en ce moment d'hommes de mérite, d'hommes de valeur, (je laisse de côté les monœuvres de la profession) je parle d'hommes intelligents, cultivés, instruits, possédant une foule de connaissances, d'hommes enfin qui feraient leur marque dans n'importe quel pays, au milieu de n'importe quelle société avancée en civilisation. Mais que voulez-vous ? Ça n'est pas leur faute, c'est la faute du milieu où nous sommes. L'habitude constante et régulière des deux langues les pervertit forcément toutes les deux, surtout, bien entendu, celle qui doit le plus souffrir de cette bâtardise, par les conditions d'infériorité où elle se trouve. Ici, le commerce, l'industrie, la finance les arts, les métiers et jusqu'à l'éducation, jusqu'aux habitudes, jusqu'à la manière de dire "Bonjour" et de se moucher, tout est anglais. Comment notre langage résisterait-il à toutes ces influences extérieures qui agissent continuellement sur lui, l'enveloppent et l'étreignent ? Comment ne s'imprégnerait-il pas de ces mille apports

quotidiens qui sont tous autant de causes de dissolution ? Ce serait miracle qu'il en fût autrement. Mais de là à conclure qu'il faut laisser sottement les choses aller comme elles vont, *sinere res vadere ut vadunt*, il y a un abîme que je suis déterminé pour ma part à franchir, et que je veux déterminer mes compatriotes à franchir avec moi. Si nous succombons à la tâche, eh bien ! nous succomberons : mais ce ne sera pas sans un suprême effort, et s'il nous faut faire entendre le "*finis Canadæ* français," que ce soit, comme Koskiusko, les armes à la main.

Hélas ! nous avons perdu le génie de la langue française ; mais est-ce à dire que nous ne devons pas chercher à le retrouver, quand il est temps encore et quand nous le pouvons, si nous voulons nous mettre à la tâche ? Jusqu'à présent, c'est l'absence de critique qui a été l'un de nos pires ennemis, conjointement avec cette habitude bête, pernicieuse au dernier point, de farcir les gens de louanges épaisses pour les plus petits succès, pour les moindres mérites. Cette absence de critique et cette flagornerie pâteuse ont fait naître chez nous d'incroyables et d'insupportables prétentions. Il n'est personne par exemple qui ne se croie écrivain, parce qu'il n'y a personne pour lui dire qu'il l'est au même titre qu'un maréchal ferrant ou un

débitant de bière d'épinette. De là encore la banalité, l'absence d'idées, le ressassement de lieux communs que l'on remarque dans une foule de productions qui voient le jour, on ne sait pas pourquoi. Les idées sont comme l'éclair, il faut qu'elles jaillissent. Quand on en a, on ne peut résister à l'impulsion qui les pousse au dehors. Nous ne lisons plus les maîtres, les grands écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècle qui ont formé la langue. La nourriture n'est plus saine et forte, mais elle est indéfiniment variée, assaisonnée, épicée, et l'on forme ainsi les dyspeptiques de l'intelligence comme on fait les dyspeptiques de l'estomac. Le torrent du journalisme emporte tout sur son passage. A une époque où l'on peut avoir en une heure des nouvelles de tous les points du globe, on veut suivre, au jour le jour, non seulement les événements, sans digérer, sans réfléchir, sans rien s'assimiler, mais on veut connaître encore jusqu'aux plus petits détails, jusqu'au menu de la chronique universelle. Les journaux reproduiront n'importe quelle dépêche, et il faudra avaler, avant ou après son déjeuner, trois à quatre colonnes de niaiseries, de traductions épouvantables, d'énormes bévues géographiques et historiques, et une suite interminable de faits divers sans intérêt, attachés les uns à la suite des autres, comme des coquilles à la queue d'un chat. Comment veut-on que l'existence quo-

tidienne ne soit pas absorbée par toutes ces bêtises de toutes les dimensions, et quel temps restera-t-il pour lire les grands auteurs et se former d'après eux ? Donc, on n'étudiera pas, et le manque d'étude amènera forcément la stérilité dans les productions : on emboîtera le pas les uns derrière les autres, et l'on se demandera pourquoi l'on ne peut pas se faire imprimer à son tour, en voyant que cela ne demande ni fond, ni originaité, ni habitude de l'analyse, ni connaissance raisonnée, sérieuse, de quoi que ce soit.

II

Encore un mot avant d'arriver aux exemples, et l'on verra combien j'ai raison d'appuyer sur des considérations préalables.

Je disais plus haut que nous n'avons pas le génie de la langue française. Cela saute aux yeux de l'étranger. Une foule d'expressions, de tours de phrase, de manières de parler courantes passent sans être remarqués par le commun des canadiens, mais stupéfient celui qui a le sentiment de la langue, qui sait, qui sent plutôt, sans l'aide de la grammaire ou du dictionnaire, que telle expression en usage est impropre, ou inexplicable ou inintelligible.

Nous sommes embarrassés les trois quarts du temps pour savoir comment nous exprimer : si nous étions maîtres de la langue, nous ne serions pas sou-

mis à cette torture. Il est rare qu'un français se trouve dans cet embarras, j'allais dire dans ce "trouble," pour parler anglais. Pourquoi encore reconnaîtra-t-on presque invariablement, à très peu d'exceptions près, un écrivain canadien d'un écrivain français ? A une foule de choses sans doute en dehors de la langue proprement dite, parce que nous avons des idées, des habitudes, des coutumes, une éducation différentes de celles de la France ; mais ce sera surtout, en ce qui concerne la manière de s'exprimer, parce que nous n'avons pas eu de maîtres qui,eux-mêmes, possédassent suffisamment le génie de la langue française et qui aient pu nous l'inculquer, nous en inspirer. Un écrivain canadien se trahira toujours par le manque de certitude dans l'expression, par le défaut d'audace dans l'emploi indéfiniment varié des termes, par l'habitude plus ou moins grande des nuances, par cette espèce de timidité et de gaucherie propre à ceux qui ne sont pas sûrs de l'instrument qu'ils manient, par l'étendue très limitée du vocabulaire à sa disposition, enfin, pour dire le mot, le seul mot, par l'absence plus ou moins caractérisée de ce qui constitue le génie de la langue, ce génie que les écrivains français possèdent tous, quels qu'ils soient, supérieurs, médiocres ou inférieurs. Ceux-ci, on les reconnaît de suite à ce signe, malgré les défauts, malgré les faiblesses, malgré les négligences, les imperfections ou les désordres de leur style, enfin jusque dans

l'incorrection même, parce que c'est une incorrection qui leur est propre et qui fait dire en les lisant : " Il n'y a qu'un écrivain français qui puisse être incorrect de cette façon-la."

C'est encore l'habitude de l'anglais qui nous fait généraliser des expressions qui ont si peu la physionomie française que leur emploi en français est comparativement fort limité, telles que : " Inciter à.. ..." pour *porter*, *pousser à*, *provoquer*, *fomenter*...... ; comme encore " manufacture," mot employé à tout propos, même quand il s'agit de fabriques, de filatures, d'usines......

De cette habitude, devenue un vice, dérivent aussi les désinences impropres, comme manufacturenr, plom*beur*, plâ*treur*, pour manufactu*rier*, plom*bier*, plâ*trier*......

Citons encore " Influencer quelqu'un à faire une chose ", pour *pousser à*......

" Clairer ", (clear), pour *débarrasser*, *délivrer*...

" Contenancer ", (countenance), pour *appuyer*, *donner du poids*.

" Approprié ", (appropriate) pour *compétent*, *conforme*.

" Préservation ", pour *maintien*.

" Député, assistant commissaire ", pour *sous-commissaire*.

" Consistant " (consistent) pour *conséquent*.

Il ne faut pourtant pas aller jusqu'à dire : conséquent " avec soi-même", comme je l'ai remarqué plusieurs fois chez ceux qui écrivent le mieux le français parmi nous ; on n'est conséquent ni avec soi, ni avec les autres ; on est conséquent, voilà tout. Cela suffit, et c'est déjà bien assez difficile, mon Dieu ! Si peu de gens sont conséquents, hélas ! qu'il ne faut pas leur demander de l'être " avec eux-mêmes" par dessus le marché.

N'oublions pas non plus " Passer des remarques," (pass remarks) pour *faire des observations.*

" Prendre la part de quelqu'un" pour prendre son *parti,* sa *défense.*

" Acter", pour *jouer, représenter.*

Faire des " apologies " pour des *excuses.*

Je m'étonne qu'on n'aille pas encore jusqu'à dire " apologiser" pour traduire *to apologize,* puisqu'on dit si élégamment " avocasser" pour traduire *to advocate.*

" Souffrant" (painful) pour *douloureux.*

Il n'y a pas moyen de faire comprendre aux gens que ce sont *eux* qui souffrent, et que c'est le *mal* qui est douloureux.

" En bas" de, pour *au-dessous* de, quand il s'agit de degrés d'un thermomètre, par exemple.

Vous lirez invariablement : " Depuis " tel en-

droit *à* tel autre......Depuis veut *jusqu'à;* mais on dit *De......à......*

" *Ecaille*" (shell) d'huître, pour *coquille.*

Si l'huître avait des écailles, mon bon ami M. Rhéaume serait le plus malheureux des hommes.

" Dépôt ", pour *gare, station.*

" Déqualifié ", (disqualified) pour *frappé d'incapacité.*

Je serais d'avis toutefois d'adopter le mot *invalidé,* aussi bien pour les personnes que pour les actes, les éléctions......etc.... Le temps est trop précieux, " dans notre siècle d'activité fiévreuse" comme disent les débutants dans les grands journaux, pour que nous puissions employer à loisir les périphrases. Allons droit au but, quand cela est raisonnable, et quand, pour y arriver, nous ne massacrons pas la langue.

Va donc pour *invalidé*; essayons. Mais pour *déqualifié,* il n'y a pas moyen, il n'y a pas moyen, vous dis-je !

Voici maintenant un mot extrêmement dangereux, et qui m'amène sur le terrain brûlant de la politique, chose que je voudrais éviter à tout prix, d'autant plus que j'ai toujours mis un soin extrême à ne jamais me compromettre, soit par mes actes, soit par mes paroles, encore moins par mes écrits.

Mais que voulez-vous ? De nos jours on introduit la politique en toutes choses, et si je me laisse aller à suivre la règle commune, je prie le lecteur de me plaindre au lieu de m'accuser de faire bassement ma cour au régime nouveau, après avoir été accablé de faveurs par l'honorable docteur Ross, ci-devant premier ministre, qui a été un jour jusqu'à assister à l'une de mes conférences.

Le mot que je veux dire est " Votation." C'est le mot populaire par excellence, le plus accrédité et le plus achalandé parmi les journalistes. A coup sûr, ça n'est pas pour ses beaux yeux, car " votation" est bien, sans conteste, un des mots les plus grotesques qui existent. Il est lourd, enfagotté dans sa grosse étoffe comme un candidat-habitant. Comment s'est-il donc glissé dans notre langue à la place du mot *scrutin* que l'on peut lire, quand on veut, dans tous les journaux de France, ou bien tout simplement du mot *vote* qui est le vrai mot et qui dit tout avec deux syllables de moins ? Quoi ! dira-t-on, est ce que votation n'est pas français ? Mon Dieu ! oui, à la rigueur. *Passation* aussi, l'horrible et monstrueux *passation* est français au même titre. Mais si vous lancez ce mot en France autrement que par devant notaire, on vous prendra sans hésiter pour un Samoyéde ou un Kamschatkois.

Il y a comme cela quantité de mots, " stricte-

ment" français, avec lesquels il y a moyen d'avoir l'air aussi barbare qu'un Canaque ou un habitant des îles Aléoutes. Bien plus, celui qui voudrait parler aujourd'hui comme Rabelais, lequel "fust espendant un maistre" de la langue de son temps, courrait risque de passer pour un fossile vivant ou pour un échappé de Beauport.

Il est, je le répète, de ces mots admis dans le dictionnaire, qui y jouissent des droits de cité comme les décorés étrangers jouissent des droits de membres de la Légion d'Honneur, c'est-à-dire qu'ils n'en ont ni n'en exercent aucun. A ce qui est donné, en France, au mérite, on le donne à l'étranger par courtoisie. C'est ainsi qu'en laissant "Passation" et "Votation" figurer parmi les mots français dans les dictionnaires, c'est par excès de politesse ou d'indulgence envers des barbares.

Il est de ces mots dont les Français, seuls juges en la matière, parce que seuls ils ont le droit d'adopter telle ou telle expression dans leur langue, ou d'en sanctionner l'usage, il est de ces mots, dis-je, dont les Français ne se servent jamais.

Ainsi, il ne s'agit pas de savoir si *votation*, qui est censé être l'acte de voter, peut se dire en français ; mais il s'agit de la manière dont nous employons, nous, ce mot, pour désigner le résultat du *scrutin*, du suffrage donné, ce qui s'exprime par le mot *Vote*.

Je me fatiguerais vite à ce jeu, et je n'arriverais pas à signaler la centième partie des fautes de langage que nous commettons. Je vise à autre chose, je veux obtenir un résultat, et si je cite des exemples, c'est pour éveiller l'attention du lecteur, l'amener a s'unir à moi dans une œuvre que je considère comme éminemment patriotique et profitable à tous.

Une guerre de mots ? Mais c'est tout un état de choses qu'il faut combattre, un ensemble effrayant, dont tous les éléments se tiennent et concourent à former en quelque sorte un véritable système d'inepties, de platitudes et de sottises comme notre journalisme seul en donne le spectacle. Vous vous récriez et vous croyez que j'exagère ! Eh bien ! je vais tout de suite faire de nouvelles citations que j'emprunte à des notes prises il y a déjà plus d'un an, afin qu'on ne me soupçonne pas de vouloir être désagréable envers qui que ce soit et de prendre à partie l'un plutôt que l'autre des malheureux qui s'avisent d'écrire, quand ils feraient bien mieux de rétamer des chaudières. Commençons d'abord par des exemples d'expressions et de tournures de phrases, pour faire voir où conduit l'habitude invétérée, habitude qui tend à remplacer la nature même, d'écrire encore moins le français que de l'anglais travesti.

" Vingt-cinq cas de variole sont *rapportés exister*.........

Suite de la page 57.

De l'*Electeur* du 4 février.

Il y a des gens qui peuvent croire que je fais tout simplement dans les chroniques d'aujourd'hui une guerre de mots, que je relève des anglicismes ou des barbarismes simplement pour le plaisir de la chose. Ça en vaudrait bien la peine, vraiment !

A chaque instant, dans les journaux, on trouve de ces constructions, de ces tours de phrase barbares qui font voir jusqu'à quel point nous perdons de plus en plus le sentiment et le maniement du français ; comme encore dans les exemples qui suivent :

" M. un tel est de retour du Nord-Ouest où il occupait une position importante *en connection* avec le service de transport.

" Il est maintenant *en preuve que*........."

" Le gouvernement ayant été informé *d'une manière croyable* que des fraudes *avaient été commises en rapport avec les dépenses des argents de colonisation*.........

Bonté divine ! Qui est-ce qui peut comprendre cela ? Quand je vous dis qu'on n'est pas capable d'écrire les choses les plus simples, sans les emmailloter dans un tas de ligaments et de ficelles indénouables !

" Cette ligne, une fois terminée, raccourcira de plusieurs milles *la distance pour se rendre* à Toronto........."

ramener à s'unir à moi dans une œuvre que je considère comme éminemment patriotique et profitable à tous.

Une guerre de mots ? Mais c'est tout un état de choses qu'il faut combattre, un ensemble effrayant, dont tous les éléments se tiennent et concourent à former en quelque sorte un véritable système d'inepties, de platitudes et de sottises comme notre journalisme seul en donne le spectacle. Vous vous récriez et vous croyez que j'exagère ! Eh bien ! je vais tout de suite faire de nouvelles citations que j'emprunte à des notes prises il y a déjà plus d'un an, afin qu'on ne me soupçonne pas de vouloir être désagréable envers qui que ce soit et de prendre à partie l'un plutôt que l'autre des malheureux qui s'avisent d'écrire, quand ils feraient bien mieux de rétamer des chaudières. Commençons d'abord par des exemples d'expressions et de tournures de phrases, pour faire voir où conduit l'habitude invétérée, habitude qui tend à remplacer la nature même, d'écrire encore moins le français que de l'anglais travesti.

" Vingt-cinq cas de variole sont *rapportés exister*.........

“J’ai été sollicité de me présenter.........”

“Une lettre *a été reçue demandant* ....

“Votre dépêche *a été reçue annonçant*.........

“Les renseignements que l’on pourrait posséder *de* la goëlette *seront ardemment reçus* par......”

A chaque instant, dans les journaux, on trouve de ces constructions, de ces tours de phrase barbares qui font voir jusqu’à quel point nous perdons de plus en plus le sentiment et le maniement du français ; comme encore dans les exemples qui suivent :

“M. un tel est de retour du Nord-Ouest où il occupait une position importante *en connection* avec le service de transport.

“Il est maintenant *en preuve que*.........”

“Le gouvernement ayant été informé *d’une manière croyable* que des fraudes *avaient été commises en rapport avec les dépenses des argents de colonisation*.........

Bonté divine ! Qui est-ce qui peut comprendre cela ? Quand je vous dis qu’on n’est pas capable d’écrire les choses les plus simples, sans les emmailloter dans un tas de ligaments et de ficelles indénouables !

“Cette ligne, une fois terminée, raccourcira de plusieurs milles *la distance pour se rendre* à Toronto.........”

J'ai vu le titre suivant d'un article de journal :

" Un ridicule *vivace* ". Pourquoi ne pas dire : Un ridicule *boule-dogue ?*

Voulez-vous vous casser le cou, ou bien devenir aveugle, idiot, pendant trois mois consécutifs, lisez-moi ceci :

" Le capitaine Jackman était regardé comme le plus hardi et le plus habile pêcheur. *Cela eut lieu* jusqu'en 1885 *où il manqua* de réussir.

" L'année dernière la malchance a commencé à tomber sur lui. Il perdit le steamer *Resolute* au même endroit.

" Tard dans la même saison *il entra comme capitaine du Eagle.* Quelques semaines après *il cassait son arbre de couche.* Cette fois il en était à son dernier voyage. La grande majorité des hommes étaient mariés et étaient de St-Jean ou des environs. On peut dire que la ville est en deuil aujourd'hui.

" C'est la plus grande calamité et la plus grande perte de vie qu'on *ait jamais eue,* dans cette colonie. "

" Un message de Grenpond, cinq milles d'ici, rapporte que le gardien du phare a abordé les steamers Vanguard et Hector. *Ils* lui ont rapporté *qu'ils* avaient rencontré des espars, une poupe avec une planche *ayant dessus écrit Eagle,* que

ces objets se trouvaient tout près de l'endroit où l'*Eagle* a été vu pour la dernière fois.

" Le fait qu'on n'a pas entendu parler *du Eagle* depuis le 11 courant, tandis que les autres voiliers ou steamers ont donné de leurs nouvelles, porte universellement à croire que ce steamer, avec ses 260 âmes, *dont* 210 pêcheurs *à bord*, aura été jeté sur les récifs de l'île Frank's et aura sombré.

" La mer qui a balayé la plage durant la nuit du 11 courant a été des plus *sévères* qu'on ait jamais eues. "

" Des dépêches ont été expédiées aux inspecteurs des licences du Dominion *dans tout le pays*, hier : " Suspendez toutes opérations *sous* l'acte des licences dès la réception de la présente "......

" Des réclamations commencent à s'élever de toutes parts contre le charroyage de la neige sur les terrains vagues qui se *trouvent éparpillés* dans la ville...... "

" La reine *a* plus de répugnance que jamais *à avoir* une résidence à Londres, bien qu'une rumeur *dise* qu'elle a été fort impressionnée par les commentaires de la presse sur *la production de M. Irving dans Faust* (cela est mis pour " rôle de Faust joué par Irving ") et qu'elle avait l'intention de se rendre au théâtre pour la première fois depuis la mort du prince *Consort.* "

Tout le monde sait ce qu'était le prince consort,

mais le prince Consort !...... absolument introuvable dans l'almanach de Gotha.

"Les autorités de l'université Laval *sont à faire* examiner leur nouveau terrain afin de trouver *l'endroit le plus propice à recevoir* les fondations de l'immense édifice projeté."

"La partie basse de la ville est inondée *par le fait de la crû* sans précédent des rivières San Joe et Olkhart."

"Lord Salisbury a accepté la *résignation* de lord Dunravan, sous-secrétaire des colonies. Lord Dunraven *n'est pas content du fait qu'il se trouvait pour ainsi dire sous la férule de* sir Holland...... "

"Le serment *comme régente* sera administré à la reine Christine...... "

Voilà un serment qui est comme régente !......

"La Californie n'a pas *suffisamment* d'or pour *suffire* au *manque* de ce métal en Allemagne....."

"Le *Daily News dans un article de rédaction aujourd'hui*, dit: Un parlement irlandais strictement *limité à legiférer* sur des questions purement relatives à l'Irlande et conformément aux *principes de l'union de l'empire*, serait, *dans* notre opinion, le commencement de la paix......"

"Les heures du départ et de l'arrivée des trains, *pour les changements d'hiver*, *changeront* lundi

prochain, le 9 janvier, *sur ce chemin*, et la ligne sera ouverte jusqu'au lac St-Jean.

" Voici les heures de départ ; *allant au nord*, 6. 35 a. m., et 4.00 p. m. ; allant au sud, 6. 15 a. m., et 1.10 p. m. "

" Les socialistes allemands ont adopté *les mêmes tactiques* dans les *procédés* du Reichstag, hier, que les Parnellistes emploient dans le parlement impérial...... "

" Ce phénomène, analogue au précédent, *est dû au fait que, comme* une partie de l'air ne peut passer entre les bouteilles, *il* tourne autour des bouteilles et revient à celui qui souffle. "

" On verra la population *être forcée de* s'expatrier "......

Passons maintenant à des comptes rendus artistiques.

Premier échantillon.

" Le célèbre Ovide Musin a donné hier, dans la salle des promotions, une *preuve* nouvelle de *son talent supérieur.* Il a éxécuté plusieurs morceaux qui ont *emporté l'auditoire. Les examinateurs pour le droit, attirés par le souple archet de l'artiste, suspendirent leur travail et entrèrent dans la salle* "......

On se plaint de ce que les artistes de talent ne viennent pas nous visiter plus souvent à Québec. Il y a de quoi, sacrebleu ! Un qui ne reviendra

pas, à coup sûr, c'est Musin. Il aimera mieux aller chez les Patagons, essayer de son souple archet. Nos frères de la Patagonie, au moins, n'ont pas de journaux qui cassent le nez des gens avec des comptes rendus aussi ineptes que celui que je viens de citer. Et il y en a comme cela des vingtaines ! On n'a qu'à faire son choix dans la masse des journaux quotidiens. Quand ça n'est pas la bêtise, c'est le lieu commun, c'est la banalité la plus plate qui font subir aux artistes l'épreuve du compte rendu, charpenté par des manœuvres qui s'imaginent tenir une plume quand c'est un pilon qu'ils ont à la main.

Deuxième échantillon.

" Le concert d'hier soir à la salle Victoria a été un éclatant succès, et nous en félicitons notre distingué impressario, M. Lavigne.

" Le violoniste Belge (avec un grand *b*, bien entendu), Musin, s'est montré à la hauteur de la renommée qui l'avait devancé, ici. C'est un artiste tout simplement merveilleux.

" Le pianiste Godowski, qui l'accompagnait sur le piano (puisqu'il était pianiste !), est non moins *excellent sur cet instrument*, si bien que l'attention de l'auditoire *était autant de son côté* que de celui du grand violoniste.

" Godowsky est un jeune russe d'une vingtaine d'années, et d'une physionomie très sympathique."

Bien content de savoir cela.

" M. Danman et Mlle Ewan chantent très-bien et ont mérité d'être rappelés.

Ces mêmes artistes se feront entendre de nouveau, ce soir.

" Nous invitons les amateurs de bonne musique *d'en* profiter.

" On *a pas* tous les ans, à Québec, la visite d'une célébrité comme Musin.

" Un juge compétent nous déclarait qu'il n'avait jamais entendu un violoniste plus charmant et plus parfait."

" Là, entre nous, est-il possible d'être aussi bête que ça ? Qui va s'étonner maintenant de ce que les journaux étrangers, et notamment le *Courrier des Etats-Unis*, qui se publie à nos portes, ne veuillent pas échanger avec les nôtres ? Je trouve, pour ma part, qu'ils ont bien de la bonté de nous ignorer, quand ils pourraient nous livrer tous les jours au ridicule de leurs lecteurs. Il suffirait, en effet, de prendre les troisième et quatrième pages de l'un de nos journaux quelconques pour en composer la feuille la plus amusante ou la plus grotesque qu'on puisse rêver. Dans la suite de mon exposition, lorsque je développerai des considérations générales, je donnerai quelques unes des raisons de cette humiliante infériorité de bon nombre des rédacteurs secondaires de nos jour-

naux. En attendant, je suis déterminé à travailler pour ma part à diminuer le ridicule qui s'attache à nous, et, pour cela, je dirai les vérités les plus grosses et les plus difficiles à avaler. Je veux absolument convaincre mes lecteurs de la nécessité absolue d'une croisade, non seulement contre le barbarisme, contre le jargon qui souille et dénature notre belle langue, mais encore et surtout contre es barbares qui se ruent avec des pioches dans le journalisme canadien.

II

Croira-t-on que les citations que j'ai faites plus haut soient des exceptions, par hasard ? Hélas ! hélas ! elles constituent bien plutôt la règle, et je pourrais en étaler à profusion sous les yeux du lecteur, si cela n'était pas si pénible, si je voulais railler et m'amuser aux dépens des imbéciles, au lieu de faire une œuvre utile et d'avoir surtout en vue le profit à tirer du spectacle de nos misères. Je n'ai pas entrepris une tâche ingrate pour un frivole et inutile amusement, mais pour toucher du doigt un mal profond et pour convaincre tous les amis de la nationalité franco-canadienne qu'ils ont un devoir impérieux et pressant à remplir, s'ils veulent sauver du naufrage notre langue et nous maintenir, en présence des autres peuples, dans une attitude au moins convenable.

Voilà trop longtemps que nous laissons l'ignorance et la vulgarité nous imposer leur jargon; voilà trop longtemps que nous laissons toute sorte d'inepties, qui n'ont pas même de forme, se pavaner à nos yeux, que nous laissons nos enfants recevoir des empreintes funestes, presque ineffaçables, et la partie saine, éclairée de la population se contaminer, par la force de l'habitude et par la lecture inévitable des faits-divers et des dépêches, au point de ne plus soupçonner l'étendue du péril qui la menace. Il faut aujourd'hui réagir et réagir sans délai, comme sans miséricorde. Dès maintenant, soyons persuadés que le meilleur préservatif contre l'empoisonnement de notre généreuse langue maternelle, c'est l'étude, c'est un commerce de tous les jours avec les auteurs français, c'est une familiarité de plus en plus intime avec les maîtres, dans tous les genres de styles. Oui, c'est là le premier traitement à suivre et, bientôt, on en aura reconnu toute l'efficacité.... ...

III

Il y a certaines fautes que l'on peut distinguer par catégories, parce qu'elles sont à peu près d'un même ordre, et qu'on les commet invariablement de la même façon, dans les mêmes circonstances.

Telles sont les fautes dans les temps des verbes, dans les modes et dans les prépositions. Ces fautes,

je viens de le dire, se commettent invariablement : elles sont le fait de tout le monde et constituent, par leur adoption communément et spontanément consentie, la plus flagrante preuve de l'altération rapide du sentiment de la langue française.

Par exemple, l'emploi presque sans exception du passif, qui est la forme anglaise, au lieu de l'actif qui est essentiellement français.

Ainsi les traducteurs diront toujours : " Une dépêche spéciale *est publiée* ce matin dans le *Globe*," au lieu de : " Le *Globe publie* ce matin......

M......un tel a été *approché* (has been approached.)

" Un règlement à l'amiable *est vivement désiré*," pour "*on désire* vivement......"

Que dire de celle-ci ? " Le maire de Marseilles a reçu une lettre annonçant que l'hôtel-de-ville *serait fait sauter* le jour de la Toussaint......"

C'est du sirhectorisme tout craché.

Autre exemple de l'amour incestueux du passif que les canadiens nourrissent conjointement avec celui du féminin :

"*Nous sommes informés* de Washington......"

Prépositions—Il y en a plusieurs qu'on emploie à tort et à travers, toujours, toujours, parce que l'on traduit de l'anglais, au lieu d'écouter la voix

du français que l'on aime pourtant bien mieux à entendre.

" Sous " le plus court délai pour *dans.*

" Sous " les circonstances......id.

" Consister *de* "......pour *en.*

Il y a de ces prépositions qui sont particulièrement agaçantes. On les voit à tout bout de champ, parce qu'elles sont extrêmement commodes pour désigner, par une expression banale et convenue, ce qu'on semble incapable de dire comme on le devrait.

La préposition " Comme " est une de celles-là.

Ex : " *comme* question de fait......" Qu'est-ce que cela veut dire ? Rien, absolument rien ; de plus, c'est tout à fait inutile et ça n'ajoute rien à ce que l'on veut faire savoir.

M........un tel, dont l'éloge n'est plus à faire *comme* musicien.........

" Un tel a été élu *comme* député......

" Il a *résigné comme* maire. "

Ces deux derniers exemples du " comme " sont littéralement pris de l'anglais, sans qu'on s'en doute, has been elected *as*, has resigned *as ;* mais en français, dans les cas actuels, il n'y a aucun sens à tirer de ce mot. *Résigner* " comme " maire, veut dire rigoureusement " en qualité de " maire, et *résigner* en cette qualité ne signifie pas du tout

qu'on abandonne les fonctions de maire ; ça ne veut pas non plus dire autre chose, ça n'a aucun sens.

Dans un titre d'article :

"La nomination de M. Johnson *comme* registrateur........"

Ailleurs :

"Vous *seriez désireux* que je m'*efface* de la présente lutte *comme* candidat........."

Un autre exemple du besoin qui nous démange constamment de fourrer le "comme" n'importe où, à tout propos et hors de propos, c'est celui-ci :

"L'université McGill offrit à M. Kerr la chaire de droit commercial *comme* professeur."

Parbleu ! Comme quoi voudriez-vous donc que cela fût ? Quand on offre une chaire à quelqu'un, il me semble que c'est pour qu'il professe ! En outre, dans l'espèce, c'est l'université McGill qui agit et, par conséquent, c'est elle qui serait *comme* professeur.

"Nous apprenons avec plaisir la réélection de notre ami...... un tel, *comme* maire de......"

Le *comme* est aussi nécessaire que l'encre à un journaliste canadien. C'est sa vie, c'est tout ce qu'il aime au monde. Et dire qu'il est si facile d'écrire tout simplement : "Nous apprenons...... que notre ami a été réélu maire de !......"

Dans ce dernier exemple, logiquement, c'est la réélection qui doit être *comme*, et non pas l'ami en question.

" L'ex-premier ministre Norquay fait des affaires *comme* agent d'assurances. "

Cela ne veut pas dire qu'il n'en fait pas d'autres.

" M. Murray proclame la région du lac Saint-Jean *comme* l'un des plus beaux pays........."

" La presse, conservatrice *comme* libérale, s'élève avec indignation........."

Il fallait dire : La presse, conservatrice *et* libérale........."

" Le parlement de Terreneuve enverra M. M. tels et tels *comme* délégués à Ottawa........."

Il faut dire ......enverra *en délégation*, ou bien *délèguera* M. M. tels ou tels........."

Mais, en revanche, on dira toujours " de même " pour " comme ça."

On a une occasion d'employer le " comme " convenablement......ah ! bien, oui, cherchez-le !

Il n'y a pas de danger qu'on emploie " comme " quand il le faut. Ah ! s'il y était dans l'anglais, ce serait autre chose ! Ainsi, l'anglais ne disant pas " This book, is considered *as* so precious, mais simplement considered *so* precious, on se gardera bien de dire en français " est regardé *comme* si précieux, parce que *comme* est ici nécessaire, mais

on écrira en pur anglais " est considéré si précieux. "

On semble avoir, dans un journal de Montréal comparativement bien fait, du reste, une très grande répugnance pour la proposition *à*. Non seulement on y écrit, " consentir *de*, mais encore " réussir *de*, " s'attendre " *de*, sans compter à part *de*......" Ça va bien.

" En regard *avec* pour *de* "

" Majorité dans les townships du comté de Missisquoi *pour* l'élection du 27 mars........."

" MM. les juges X X présideront *aux* assises..."

" La chambre recommande qu'un montant de... soit *affecté* pour faire face aux dépenses...... " Pour faire face " est, pour dire le moins, de trop.

Une autre faute générale est l'emploi du prétérit *défini* pour l'*indéfini*, dans le récit d'événements contemporains :

Ex : Dans les dépêches de ces jours derniers, " M. Whitney, le nouveau membre *élu*, (il devait être élu, à coup sûr) *pour* Dundas (si ce n'était pas si difficile d'écrire " le nouveau représentant de Dundas," je le proposerais bien..... ; mais commençons par des choses simples et faciles, et n'écrasons pas, dès le début, nos bons traducteurs et reporters par des difficultés au-dessus de leurs forces)... *fut* (pour *a été*) présenté à la Chambre...

“ Les bills suivants *furent* lus......

“ La chambre s’ *ajourna*......

“ M. Balfour *succéda* à sir Fergusson......

“ M. John Morley *répliqua* vigoureusement . . .

“ Le gouvernement *consentit* d’accorder deux jours à M. Gladstone......

“ Lord Dufferin,*référant* à sa démission, *déclara* qu’elle était due......

En dehors du prétérit indéfini, ne sait-on pas que le “ présent ” même est très employé par les bons auteurs, dans le récit d’événements contemporains ou dautres même depuis longtemps passés, pour donner plus de mouvement et de vie à la narration ? Sans doute qu’on le sait ; mais en se le rappelant, on échapperait à l’anglais, ce qui serait déloyal.

“ Il *fit* de chaleureux éloges de son successeur, lord Lansdowne, *disant* que *cette nomination* (quelle nomination ?) serait accueillie joyeusement..... .”

Il y a, tous les jours, des cinquantaines de phrases comme celles-là dans nos journaux.

Nous n’avions pas encore assez d’anglicismes comme cela ! Voici qu’un journal en introduit deux nouveaux, deux inédits, tous deux bien fiers d’être au jour. Qui croirait que ces nouveaux-nés sont *topic* et *pulpit* ?

Il paraît que, tout dernièrement, l'Académie Française a aboli les mots *sujet* et *chaire* qui avaient suffi jusqu'à présent à rendre en français le *topic* et le *pulpit.*

Un autre défaut commun à tous est l'absence de la négation. Je connais même un journal de cette ville qui en fait une spécialité.

Un autre défaut, c'est d'employer invariablement *aucun* pour *un quelconque* ou même pour *tout,* ce qui n'est pas exactement la même chose.

Sans doute *aucun* traduit littéralement *any,* et c'est là une excellente excuse évidemment ; mais cette excuse a un tort, c'est de faire dire le contraire de ce que l'on veut dire.

"A l'effet que, à l'effet de......" ; retranchez-moi cela, retranchez-moi cela ; ce sont des bâtons dans vos phrases, et comme vos phrases n'en ont déjà pas de reste pour se tenir, il est in·tile de les embarrasser davantage.

Un autre défaut commun du style de journal, c'est le remplissage, c'est le chevillage, c'est l'introduction à tout propos de membres, ou de fractions de membres de ph ase inutiles, boiteux, encombrants. Le canadien a une horreur singulière pour toute expression nette et claire de la pensée ; de là les ambages, les entortillements et les enchevêtrements de bouts de phrases les uns dans les autres. Dans ce pays, il n'y a rien de précis, d'ar-

rêté, de formel. L'A peu près est la règle ; il est la forme convenue en toutes choses, dans les affaires, dans les procédés, dans les relations comme dans la langue. On ne cherche pas à faire "bien," mais à faire "assez bien pour que ça passe." Il en résulte que l'art, en une matière quelconque, n'existe point; il n'y a que du métier. De là à dédaigner la culture du beau langage, il n'y a qu'une transition imperceptible. Nous avons certainement en nous du "sang sauvage," comme le prétend mon ami Clitus Robillard, avec beaucoup trop de raison. On dirait que nous ne sommes pas faits pour parler le langage exact, pour employer les expressions propres. Aussi il faut voir jusqu'où va l'impropriété des termes de nos publications quotidiennes ! Les trois quarts du temps on est obligé de deviner ce que l'écrivain veut dire, et quand on l'a deviné, reste encore la douleur de voir infliger de pareilles tortures à notre bonne, complaisante et généreuse langue française, la plus maternelle des langues.

Nous nous sommes formé, nous, canadiens, une langue que nous seuls pouvons comprendre, ce qui prouve déjà qu'elle n'en est pas une ; car tout homme peut comprendre une langue étrangère qu'il étudie; mais la nôtre n'est pas étudiable, parce que, non seulement elle n'a pas de règles, mais encore qu'elle est en dehors de toutes les règles.

Jugez-en par quelques nouvelles citations :

"*Nous sommes informés* qu'une maison de commerce de St-Roch a fait l'acquisition d'un lot de *marchandises sèches* à des prix *auxquelles ils sont eux-mêmes étonnés* (qui *Ils ?*) Le public acheteur *devra en bénéficier*, (en profiter, vous voulez dire. Bénéficier et profiter ne sont pas synonymes, tant s'en faut) en attendant la semaine prochaine pour faire ses achats. *Les prix vont surprendre les plus incrédules.*

Et cette fin d'avis : " les prix vont surprendre *les plus incrédules*," est-elle assez aborigène ? Ce ne sont pas les prix qui surprennent là-dedans.

Dans le même journal je trouve ceci qui en renversera d'autres, " plus incrédules ; " Il est *vraisemblable de croire*......Ah ! massacre......

" M. McDougal, maire d'Ottawa, *sur la réquisition* (pour *à la demande*) de plusieurs citoyens, a appelé une grande assemblée publique à l'Hôtel de Ville, qui aura lieu (c'est l'Hôtel de Ville qui aura lieu ?) demain soir à 7,35 heures *dans le but de voir aux moyens d'organiser* (toutes ces chevilles-là pour dire simplement *rechercher les moyens d'organiser*) un grand jubilé musical qui aurait lieu dans le cours de l'hiver prochain.

" A la Chambre des Députés aujourd'hui, (Il faut tourner et dire " Aujourd'hui, à la Chambre des Députés......") Goblet a parlé en faveur du

service secret et a demandé un vote de confiance. Un amendement à ce vote a été *perdu par* 273 *contre* 220 (Perdu par une majorité !) et le *crédit du fonds* (Oh ! oh ! le crédit du fonds ! comprends pas. Je sais bien ce que veut dire "accorder, voter" *un crédit*, mais le crédit du fonds ! c'est inutile, ça me paralyse)... .. à été adopté.

Ajoutons des ineffabilités comme celle-ci :

"Ses amis étaient là avec des guirlandes de fleurs *toutes prêtes* (pourquoi pas *enchantées* ?) à lui être offertes avec beaucoup d'enthousiasme *volontaire* (*spontané*, vous voulez dire) mais ces précautions furent superflues, son succès était réel."

IV

S'il était possible de bien faire comprendre à nos gens que nous avons perdu presque entièrement le sens du français, si l'on pouvait les convaincre que nous sommes restés bien plus français par le caractère et le tempérament que par le langage, ce serait déjà un bon pas de fait. Quand nous nous parlons les uns aux autres, notre langage est à peu près passable ; nous nous comprenons entre nous ; mais quand nous parlons en public ou dans n'importe quelle circonstance spéciale, ou quand nous écrivons, c'est alors que d'effroyables boucheries commencent. Et ce ne sont pas seulement les mots qui sont défectueux, barbares ou inintelligibles, mais encore bien plus leur application à des choses

qui leur sont absolument étrangères ; ce sont les constructions de phrases qui démolissent non seulement les règles de la syntaxe, mais encore la raison la plus vulgaire, le bon sens le plus commun, au point qu'en lisant ces effroyables gâchis, ces inqualifiables galimatias, on se demande si les Canadiens ne sont pas une espèce à part qui a trouvé moyen de créer une langue sans règle, sans logique, sans liaison, sans aucune des parties essentielles qui constituent toute langue écrite.

Vous allez dire que j'exagère! Eh bien! lisez-moi le document suivant, dont le style est à peu près le même que celui d'une foule d'autres documents de cette nature, et je vous défie de le comprendre si vous n'êtes pas canadien. Il s'agit d'une série de "résolutions" adoptées dans une assemblée tenue à Québec au sujet du terminus du chemin de fer du Pacifique.

Résolu que...... (pas intelligible, mais qu'importe ! Il est entendu que cela veut dire quelque chose.)

A propos de "Résolu et de Résolutions" je ferai remarquer que, dans la plupart des cas, c'ést le mot *considérant*, soit au singulier, soit au pluriel, qui exprime exactement en français ce que l'on veut exprimer dans l'anglais.

1° Cette assemblée est d'opinion *qu'afin* que le peuple du Canada obtienne *l'é*quivalent (quel équivalent ? *c'e*st *un* équivalent que vous voulez

dire) en échange des grands sacrifices qu'il s'impose pour la construction du chemin de fer du Pacifique, il est *de première* importance (il y a donc des deuxième et des troisième importances !) *que les affaires d'été et d'hiver* (ici l'on rit jusqu'à désarticulation) du dit chemin soient faites dans les ports canadiens (ainsi tout le commerce du C. P. R. se fera dans des ports ; il ne restera plus rien à faire sur tout le parcours du chemin !)

2° Que, *dans l'opinion* de cette assemblée, le gouvernement devrait adopter *telles mesures qui assureront que les affaires se fassent* (Allons ! allez-vous finir ?) en été à Montréal, Québec et autres (dites au moins à Québec et *dans* d'autres...) ports du Saint-Laurent, et en hiver, dans les ports des provinces maritimes.

3° Que *s'il était jugé nécessaire* de *trouver* une ligne (on *trouve* une ligne comme on trouve un porte-monnaie) plus courte que l'Intercolonial (que *celle* de l'Intl)......telle ligne peut être *obtenue* ("obtenir" une ligne !......après l'avoir *trouvée*, va sans dire) *via* (à l'anglaise, toujours) la Rivière-du-Loup et Edmonton, ce *qui donne*, il est vrai, quelques milles de plus que *celle proposée* (anglais) à travers l'état du Maine, mais ce *qui ne la ferait pas sortir* du territoire canadien, (*trouver, obtenir* et enfin *faire sortir* une ligne...... ; dites-moi maintenant s'il y a une ombre de sens commun dans ce chiar-là, comme on dit au collége.)

5° Que, *dans l'opinion* (encore !) de cette assemblée, le prolongement du Pacifique Canadien jusqu'à Québec par une ligne indépendante appartenant au chemin de fer du Pacifique Canadien et étant sous son contrôle, ainsi que la construction d'un pont sur le Saint-Laurent, près de cette ville, pour le raccorder avec l'Intercolonial, *rempliraient les vues des propositions* ci-dessus, de la manière la plus avantageuse pour les intérêts canadiens :

(Remplir les vues de propositions ! ! !—Eh bien ! là, franchement...... Non, non...... j'en dirais trop. Mais j'aime mieux cinq ans de pénitentier......)

“ M. Murray organise à ses frais une expédition au lac Mistassini pour dissiper une fois pour toutes l'incertitude où l'on est sur *l'identité* de ce lac. ”

L'identité d'un lac !

Mais passons là-dessus.

Quand un journaliste nous parle de “ l'incertitude où l'on est encore au sujet du lac Mistassini, il faut bien lui rappeler qu'il y a plus de deux cents ans, en 1672, le Père Albanel, de la Compagnie de Jésus, s'était rendu jusqu'à ce lac, et qu'il nous a laissé une relation complète de son voyage ; de plus, qu'à la fin du siècle dernier, un botaniste célèbre, du nom de Michaux, y avait également pénétré, à la recherche de toutes les plantes qui composent la flore de l'Amérique Sep-

tentrionale ; enfin, qu'en 1885, M. M. A. P. Low et John Bignell, tous deux arpenteurs, ont fait une exploration complète et parfaite du lac Mistassini et de la région qui l'entoure, exploration dont on peut lire le compte rendu dans le dernier rapport de la Commission Géologique, pour M. Low, et dans celui de 1885 du commissaire des Terres Publiques de la province, pour M. Bignell. Pour finir, je préviens ceux qui voudront connaître au sujet du lac Mistassini tout ce que l'on pouvait en connaître avant 1880, avant les dernières explorations scientifiques qui nous ont fixés là-dessus, qu'ils n'ont qu'à consulter mon ouvrage sur le territoire du Saguenay, aux pages 240 et suivantes, dans lesquelles j'ai résumé le voyage du Père Albanel, celui de Michaux, les récits des voyageurs authentiques, et toutes les notions certaines que l'on possédait à cette époque.

La lecture de ces pages attrayantes leur fera me pardonner la petite digression ci-dessus au sujet d'un simple mot, aussi bien que je sais gré au journaliste de l'avoir employé, parce qu'il me donne l'occasion d'une excellente réclame.

V

Maintenant, pour varier, lâchons un peu les canadianismes et retombons dans les purs anglicismes et les autres ismes analogues. Plus on varie ces choses-là, plus ça revient au même. Allons-y toujours.

Promouvoir les intérêts (promote the interests) pour *favoriser*, *seconder*, *développer*......

On emploie *promouvoir* dans toutes les circonstances.

C'est ainsi qu'on dit *promouvoir* un règlement, *promouvoir* l'agriculture.

Comprenez-vous ce que c'est qu'un règlement, une agriculture, des intérêts *promus*.

" Promouvoir " n'a qu'un sens, qui est : Elever à une dignité. On ne l'emploie guère qu'au participe passé, dans la hiérarchie des grades ou des fonctions.

Il est donc absurde de l'accoler à l'agriculture ou à des intérêts.

Savez-vous quelle est la cause de bon nombre d'anglicismes ? C'est la paresse, c'est l'insouciance qui s'attache à tout et qui étend indéfiniment l'empire de l' " A peu près." On ne veut pas se donner la peine de chercher, on ne veut pas chercher par quel mot français on rendra exactement

tel mot anglais, et l'on se centente d'un mot qui a la même physionomie, la même conformation, la même désinence. Ainsi l'anglais disant "*joint* committee", disons comité *conjoint;* l'anglais disant "*promote* the interests", disons *promouvoir* les intérêts......et ainsi de suite ; cela sonne de la même façon et cela épargne de la besogne. Voilà ce qui s'appelle communément en Canada de la "traduction". Oui ; c'est de la traduction à dix centins par cent mots.

" Référer (refer) pour " faire allusion," renvoyer à, avoir trait à, avoir rapport à, *avoir recours* ou *recourir* à, s'*en* rapporter, *se* rapporter à, s'en remettre à, remettre, imputer......enfin, que sais-je ? Il faut savoir choisir suivant les différents cas, au lieu de se borner sempiternellement au seul mot *référer* qui a un sens très restreint en français.

Mais c'est si commode de traduire "*to refer*" par *référer* !......

" Je *réfère* à telle ou telle autorité" se dit invariablement parce qu'on dit en anglais " I refer to such or such an authority." C'est " je *renvoie à* ou *j'invoque* telle ou telle autorité" qu'il faut dire en français.

Je me suis souvent demandé pourquoi on disait encore bien souvent " il ou elle a *les fièvres* typhoïdes." Est-ce que, par hasard, on aurait plusieurs fièvres typhoïdes à la fois ? Ou y au-

rait-il différentes espèces de fièvres typhoïdes qui s'entendraient pour vous tomber dessus à l'unisson ?.........

On écrivait dernièrement de Montréal à un journal de cette ville : " Il est peu probable que notre pauvre ami puisse *finir la journée vivant.*"

Cela et " se réveiller mort" font si bien la paire qu'il est impossible de trouver une fin de chronique plus piquante, mieux appareillée, mieux *assortie*, comme on dit dans certains magasins où il n'y a pas " d'assortiment" du tout.

De l'*Electeur* du 18 février.

Je sais bien que j'ai entrepris une tâche difficile, presque impossible à accomplir. A mesure que les innombrables difformités, vices, défauts et ridicules de notre langage se développent dans mes chroniques aux yeux du lecteur qui croyait sans doute que j'en aurais fini, après deux ou trois expositions faites pour le simple plaisir de l'amuser, tout en lui ouvrant un peu les yeux, on commence à sentir du découragement, une certaine épouvante, et l'on a abandonné tout espoir d'une réforme de notre langage et de notre style, telle que nous en arrivions enfin à parler comme du monde. Oh! mon Dieu! je n'en suis encore qu'à mon début et je n'ai presque encore rien dit. J'ai à peine entamé mon sujet, je n'ai fait que l'effleu-

rer d'un doigt rapide, retenu par toutes sortes de considérations et de condescendances. Je ne me suis attaché qu'à un certain nombre d'anglicismes, de canadianismes, d'expressions vicieuses, à quelque origine qu'elles appartiennent, de tournures de phrase ridicules ou baroques qu'il est comparativement aisé de faire disparaître, si l'on veut bien se corriger de ses prétentions et admettre qu'on a beaucoup à apprendre. Que serait-ce si j'abordais le fond même des choses, si je faisais voir le galimatias dans lequel nous pataugeons sous le nom de style, dans quel vide absolu d'idées flottent bon nombre de ces choses qu'on appelle des écrits et qui nous arrivent sous toutes les formes connues de la publicité, depuis la brochure de dix pages jusqu'au volume de quatre cents! J'en aurais pour toute une année de chroniques quotidiennes de trois colonnes chacune.

Je ferais voir le grand nombre de périls qui nous entourent, et jusqu'à quel point les défauts de notre langage résultent d'un défaut moral, d'un excès de prétention et d'outrecuidance qui nous empêche d'admettre notre insuffisance, et de nous corriger.

Ce défaut moral est poussé si loin chez les canadiens que toute critique littéraire est impossible, et que nous sommes affligés annuellement de productions qui ne sont que d'écœurants bousillages. Que dis-je! Ce n'est pas seulement la critique qui

est impossible, mais une simple analyse le devient également si elle est consciencieuse, raisonnée et dégagée de funestes complaisances. Funestes, non pas seulement parce qu'elles empêchent de prétendus écrivains de retourner à leur véritable métier de maçons, mais surtout parce qu'elles pervertissent l'esprit et le goût publics, parce qu'elles dégoûtent les hommes de valeur, parce qu'elles ouvrent les portes toutes grandes à l'incapacité présomptueuse et à la suffisance couronnée de prix de collége, parce qu'elles mènent droit à la flagornerie, à la hâblerie, au charlatanisme qui sont un des fléaux du journalisme moderne, enfin, à l'absence complète d'examen, laquelle provient de celle du raisonnement.

Dans le cours de notre éducation toute de surface, nous avons si peu appris à raisonner, à faire des analyses réfléchies et serrées, à faire des comparaisons, à exercer le discernement, que cela devient plus tard le moindre de nos soucis. Aussi accepte-t-on, sans faire de différences, tout ce qui se présente. On n'examine et on ne juge rien en soi, et, pour ne parler que d'un moindre mal, l'à peu près, la routine, l'adoption aveugle du convenu trônent dans les choses imprimées comme dans l'agriculture, comme dans les constructions, comme dans la cuisine, où il est impossible d'introduire le raisonnement et de faire sortir les gens des sentiers battus, des manières de faire conve-

nues et en usage de temps immémorial, ce qui les exempte d'exercer leur intelligence.

Mais voilà assez de considérations préalables pour aujourd'hui. Il y a tant à dire que je n'en finirais plus ; et je ne tarderais pas à m'entendre appeler " vieillard grincheux," n'étant pas encore vieillard suffisamment malfaisant pour devenir conseiller législatif. Passons donc de nouveau à la démonstration et faisons comme les Spartiates qui, pour dégoûter à jamais leurs enfants de l'ivrognerie, leur faisaient voir des esclaves ivres de vin.

Je lisais il n'y a pas longtemps des choses comme celles-ci :

Les agents de sûreté ont été heureux dans leurs recherches *d'à peu près* 80 *pour cent.*

Le *témoignage* des personnes plus haut nommées *est unanime* à *reconnaître* la fausseté des assertions......

Nos rues *sont d'un mal tenu remarquable pour le principe*......Partout une boue que ça *fait plaisir à voir pour la quantité.*

Le dommage causé par la destruction de la chaussée est d'environ $1200, indépendamment du *temps d'arrêt* des manufactures.

On dit que la compagnie du Pacifique, qui emploie déjà 150 hommes dans les usines de Farnham, offre de *les* agrandir et de donner de l'emploi à au moins 250 ouvriers.

Le Dr Montague et M. Cimon *proposeront et seconderont* l'adresse en réponse au discours du trône.

Cette limite *excéura* les pêcheurs américains *de pénétrer* dans les baies canadiennes......

" Il a *dû lui falloir* une grande dose de patience......

" L'Ordre serait-il prêt à aller aussi loin *dans le support* de M. Ross ?

" Un tel a été envoyé en prison *sur conviction* de vol......

" *Conspiration pour* faux, au lieu de *complicité de.*

" Je me rappelle qu'en 1843 ou 1844, le Dr Nelson et l'honorable D. B. Viger *contestèrent le* comté "......pour *se disputèrent* le comté. En voilà un comté qui n'a pas de chance, ma parole d'honneur !

En finira-t-on une fois avec des formules comme celle-ci ?

" On a reçu des informations, disant .....Pourquoi ne pas dire simplement : On a reçu la nouvelle que......On nous apprend que......Nous apprenons que .....

Ce serait une manière de nous débarrasser de l'éternel et invariable " Information," mis à la place de *renseignement.*

" Nous sommes informés " est une des plus hor-

ribles expresions que je connaisse. Dites donc plutôt que vous êtes informes, et ça sera beaucoup plus juste.

Une autre expression impayable, prise toute crue de l'anglais, c'est celle-ci que l'on emploie par exemple à la fin d'un admirable discours : " Avec ces quelques remarques, je termine "......Cela veut dire : *Pour me résumer*, je dirai......

Où a-t on pris " présider à l'orgue, se noyer *accidentellement*, plaider des circonstances atténuantes pour *invoquer*, devenir en force " pour *venir en vigueur* ?......Il n'y a que nous, les canadiens du pays, qui puissions comprendre ce mauvais anglais-là.

Et dire que la plupart des fois qu'on se sert de ces expressions baroques, inexorablement prises de l'anglais, on a dans le français des expressions toutes faites, qu'on emploie tous les jours et que tout le monde connaît. Mais quand on se fait imprimer, ce n'est plus la même chose. Vous comprenez bien, présider à l'orgue ! ça n'est pas du commun, cela !....

Je lisais encore : " Le *Herald* publie une entrevue avec M. Morin, membre de la législature de Terreneuve, décrivant la *nullité complète des pêcheries* sur les côtes de Terreneuve et du Labrador."

Hein ! Qu'en dites-vous, de celle-la ? Nos pêcheries sont nulles sur les côtes de Terreneuve et

du Labrador ! Voilà pourquoi nous nous donnons tant de mal (de trouble !) pour en éloigner les américains. Le pauvre hère qui a écrit cela voulait dire sans doute " l'insuccès complet de la pêche cette année " ou quelque chose d'analogue ; mais il ne l'a pas dit, voilà toute la différence.

Quand cessera-t-on d'écrire " Le prince héritier *allemand*, pour le prince héritier *d'Allemagne* ? Il y a beaucoup de princes héritiers allemands, mais il n'y a *qu'un* prince héritier d'Allemagne.

De même, ambassadeur " français " ne signifie pas du tout ambassadeur " de France." Il faudrait voir à se donner la peine d'ajouter une simple préposition : ça n'est pas si difficile après tout. Mais on ne sait pas quoi imaginer pour s'épargner le plus petit travail. C'est pour cela que l'on voit se glisser dans les journaux des négligences comme celles-ci :

" Toutes les couleurs de la *voûte*, pour de la *vérité* ;

" Voie *tachée* pour voie *lactée*......

Dans l'intérêt de ses *provisions* pour de ses *paroissiens*.

Et ainsi de suite, tant qu'on voudra. Oh ! Dieu de nos pères !

Quand finiront nos misères ?

" Après avoir disposé des affaires de routine" pour *après avoir réglé les*......

“ Au désir ” de la constitution,” “ Suivant le désir de la loi ” pour *aux termes* de la constitution, *Suivant les prescriptions* de la loi......

“ Personnes *anxieuses* de connaître le résultat. .” pour *désireuses, impatientes, curieuses*, etc......

“ Le colonel Staaf a fait un long *règne*,” pour un long *séjour* en France.

Et le conditionnel invariablement employé à la place du présent, comme dans ce cas-ci : “ Il *paraîtrait* que,” pour Il *paraît* que......

L'éternel “ incorporé,” pour *constitué, organisé.* “ En masse,” pour *en nombre.*

“ Assistant ” pour “ adjoint, etc ... .. “ Suggérer ” pour “ Proposer.”

Un journaliste canadien aimerait mieux être brûlé vif que de se servir une seule fois du mot “ proposition,” quand le sens de ce qu'il écrit l'indique.“ Suggestion,” à de très rares exceptions près, est toujours pris en mauvaise part. “ C'est une insinuation mauvaise, dit Littré. Suggestion et instigation ont cela de commun qu'ils attachent un sens mauvais à l'impulsion que l'on communique à autrui. Suggestion exprime quelque chose qui s'insinue, et instigation quelque chose qui aiguillonne.”

Y êtes-vous ? Allez-vous encore me *suggérer* de recevoir 1200 dollars de rente ? Allez-vous me *suggérer* de prendre des actions de la banque de

Montréal ?......J'en suis bien certain. Ce n'est pas en un jour qu'on se corrige de *suggérer.*

Je suis décidé à faire une guerre implacable à " comme,' qui a reparu dernièrement dans nos journaux, avec redoublement d'insolence, et plus insupportable que jamais. Lisez-moi ceci :

" Messieurs X. X. ont cru devoir *faire*, au Sénat, la cause de nos adversaires. *Comme facture, comme intérêt* pour le public, *comme rancunes personnelles, ils ont pu avoir raison.*"

Est-ce que ce n'est pas effrayant ?

" En France, *chaque* personne condamnée deux fois pour ivresse, ne sera nommée *comme* juré à aucune fonction publique."

" Monsieur X, *qui a été battu comme* conseiller "......

Cela veut dire, en bon français, pas autre chose que ceci : Monsieur X, qui a reçu une bonne râclée, *en sa qualité* de conseiller municipal. Il ne peut pas être défait *comme* conseiller municipal, puisque, précisément, il n'a pas été élu conseiller.

Et encore : " *Comme* résultat de ces négociations, un traité a été conclu "......

Parce qu'il y a dans l'anglais *As a result* of those negociations, on s'est dépêché, bien entendu, de mettre dans la traduction : Comme résultat de...... Pour bien faire, il faut traduire ainsi :

" Un traité, résultant de ces négociations, a été conclu."

Je suis presque au désespoir de faire adopter " Soutenir, appuyer " un gouvernement, au lieu de *Supporter*......

Figurez-vous que, voulant me familiariser ces jours-ci avec le fonctionnement de nos institutions publiques, je me procurai un livre intitulé Y, Y.

Arrivé à la page 21, je lis : Le règlement de la dette laissée aux provinces d'Ontario et de Québec, et *son assomption* par le gouvernement fédéral....

" Son assomption " était mis là pour l'anglais *Its assumption.* C'est ainsi que nos traductions ressemblent fort souvent à des transformations de l'anglais faites par des Anglais, tant les constructions de phrases et les locutions sont les mêmes.

Malgré ma grande habitude de ces massacres, " Son assomption " était réellement trop fort pour moi, et je tombai en une forte syncope. Cinq minutes après, on me fit revenir à la vie au moyen d'un peu de " castor oil," médicament provenant d'une plante appelée *ricin,* et que les canadiens appellent communément " huile de castor. "

" Castor oil " se traduit par " huile de castor," de même que *beaver* se traduit par " beaver ; " c'est absolument la même chose. Et dire que les médecins eux-mêmes, au lieu d'employer le véri-

table mot qui est huile de *ricin*, ne rougissent pas de céder à l'empire de l'habitude et de dire eux aussi : " huile de castor ! " Cela me couvre de confusion depuis la nuque jusqu'au tibia.

Un journal de Montréal faisait l'autre jour l'énumération des compagnies de colonisation qui s'étaient formées dans le Nord-Ouest, et appelait l'une d'elles " compagnie de la *Ceinture* fertile," pour *Fertile Belt* qui est dans l'anglais. Ça, au moins, c'est amusant, et si l'on n'était jamais barbare que de cette façon-là, j'en aurais des coliques, mais je ne serais jamais capable de me fâcher.

Items pour " Articles " du budget. " Contribuer " une somme pour contribuer *pour* une somme *de*......

" Espace " très-souvent employé pour " Intervalle "

" Augurer " mis à tout propos pour *présager*.

" Présager," à son tour, devient indépendant en diable et se passe de tout le monde. Ainsi, l'on dit : " Rien, dans les territoires, ne *présage* des troubles, pour " ne *fait* présager......"

" Carte complimentaire " pour " Carte de faveur."

J'ai lu l'autre jour dans un journal : " *Echapper* un contrat ".. ...Je ne comprend pas, ni vous non plus.

Assez, assez.........

De l'*Electeur* du 25 février

Il y a quatre mots qui reviennent sans cesse et presque dans chaque colonne des journaux quotidiens : ce sont les mots " Système, Résignation, Réquisition et Votation ". Ces quatre mots exécrables me rendent le plus malheureux des hommes, et ils apparaissent à tout bout de champ, à tout propos, comme un cauchemar dont on ne peut se défaire, comme un remords qui vous poursuit partout, comme le fantôme vengeur de quelque innocente victime. O système, ô résignation, ô réquisition, ô votation, que vous ai-je donc fait ? Je ne vous veux d'autre mal que de vous tenir à votre place, là où vous avez raison d'être, et vous empêcher simplement de nous barrer les jambes à tout instant du jour, de nous crever les yeux à chaque paragraphe.

Sans doute " Système " est français ; sans doute aussi " résignation et réquisition ". Quant à " votation ", je le relègue avec " passion " dans les actes notariés de l'avant-dernier siècle. Hélas ! l'autre jour encore, en ouvrant un journal de Montréal, je trouve, dès la première colonne de la première page, l'affreux " système " répété trois fois dans un petit entrefilet de six lignes, d'abord en titre, puis deux fois dans le corps de l'entrefilet, comme vous pouvez le voir ci-dessous :

Nouveau système.—Nous appelons l'attention du public sur le nouveau systéme adopté par la maison si bien connue de....

qui a renoncé à l'ancien système de vendre à crédit et offre aujourd'hui de grands avantages à ceux qui achètent au comptant.

Ah ! c'est un *système* que de vendre à crédit, ou au comptant ? En vérité ! Vous ne connaissez vraiment pas un autre mot que celui-là pour exprimer ce que vous voulez dire ? L'idée de " mode de paiement" ne vous vient pas ? Mais non : dans ce pays-ci tout est " système ". C'est le mot général dont on se sert pour exprimer n'importe quoi. Un tel a pour "système" de se lever de bonne heure ; un autre a pour "système" de payer ses comptes au mois.........On n'en finirait plus.

Je ne m'arrêterai pas à donner ici la définition du mot "système" ; ce serait trop long ; je me contente de gémir sur l'abus ridicule que l'on fait de ce pauvre mot sacrifié à tout venant, dans toutes les occasions et pour tous les objets.

Je lis ce matin même dans un de nos organes : le "système" du jury, pour "l'institution" du jury. Celle-là est assez bonne, mais elle est encore loin d'être l'une des plus roides.

Et *réquisition* donc ! pour "demande, requête". En voilà un mot qui se porte bien ! En voilà un qui règne en maître incontesté, absolu, depuis qu'il a détrôné les ayants droit légitimes ! En voilà un qui ne cèderait pas sa place pour des sommes folles ! Et cependant, c'est le plus affreux des

barbares qui se soient jamais introduits chez M. Molière ou chez M. Fénélon. Enfin ! que voulez-vous ?

Mais que dire de *résignation ?*

Donner sa résignation !......Un tel a résigné..... Mon Dieu ! étendez votre miséricorde sur mes compatriotes, car ils ne pourront plus à l'avenir endurer leurs maux ; ils n'ont plus de résignation ; ils l'ont donnée ! Ils ne pourront pas non plus *se résigner*, puisqu'ils ne connaissent pas cela ; ils passent leur temps à "résigner." Mille tonnerres ! Me montrera-t-on enfin quelqu'un qui m'apprenne ce que cela veut dire "résigner" ? Je sais très-bien ce que c'est que de se *démettre*, donner sa *démission, prendre sa retraite, résigner un bénéfice*, une fonction ou une charge quelconque en faveur de quelqu'un, mais donner sa résignation ! ! A qui diable voulez-vous donner ça, votre résignation ? Vous en avez donc trop, ou bien jugez-vous qu'elle vous soit inutile, elle qui seule peut vous aider à supporter vos chagrins, vos ennuis, vos tribulations, enfin, dans cette vallée de larmes où le carême revient systématiquement tous les ans, avec accompagnement de poisson pris du temps de Noé et vendu pour du poisson frais, sur le marché Montcalm ? Après tout, c'est votre affaire. Donnez votre résignation si vous voulez ; il ne manquera pas de gens qui la prendront, parce qu'ils en ont bien besoin, moi tout le premier.

On voit cette détestable “résignation” s’étaler en plein jusque dans les titres des articles. Ainsi, nous lisions encore dernièrement :

RÉSIGNATION de M. McShane.

RÉSIGNATION de M. Peachy.

Mettez donc *Retraite*, et vous n’en serez pas malade, les autres encore moins.

Mais un journal de Montréal va encore plus loin, lui. Il écrit “l’abdication” de M. McShane ! On pourrait encore essayer “renonciation.”

“Répudiation” ne ferait pas mal.

*
* *

J’ai ressenti une immense joie en entrant l’autre jour au nouveau palais de justice. Au-dessus du passage qui conduit au greffe se lit l’avis ci-dessous : “Entrée interdite au public.” On avait d’abord mis, suivant l’usage antique et légèrement solennel, l’écriteau “Pas d’admission,” mais on s’est dépêché de l’enlever et on l’a relégué honteusement derrière la porte.

“Cette substitution est due à vos chroniques” me dit avec un fin sourire l’un des employés du greffe. “Vous voyez qu’on fait plus que de vous lire ici ; on se corrige.”

—Encore si jeune et déjà récompensé ! m’écriai-je, et je levai au plafond un regard rempli d’une profonde reconnaissance pour mon peuple et d’amour pour l’humanité en général.

II

Cet affreux Tardivel, qui n'a qu'une idée en tête, bouleverser ma conscience et me tenir dans l'eau bouillante, par anticipation, écrit ce qui suit dans son journal *La Vérité* :

" M. Buies fait la guerre aux anglicismes et aux barbarismes, dans les colonnes de l'*Electeur*. C'est un travail utile, car il est important de conserver notre belle langue française dans toute sa pureté. Mais M. Buies se laisse guider plutôt par son imagination que par la froide raison. Dans sa chronique, il fait une sortie furibonde contre le mot *passation* qu'il accable d'une colonne de prose indignée et imagée...... Si peu élégant qu'il soit, le mot *passation* se trouve dans tous les dictionnaires et signifie : *Action de passer un contrat, un acte.* Par analogie, on dit ici la *passation* d'une loi. C'est incorrect, mais enfin le mot n'est pas d'invention canadienne."

Mes chers lecteurs, écoutez bien l'histoire suivante au sujet de " passation," et vous déciderez ensuite, comme moi, de le bannir à tout jamais, non seulement de notre langue, mais encore même des actes des notaires, qui n'en sont pas une.

J'étais en 1859 élève du lycée St-Louis, à Paris. Il est d'usage, dans les lycées de France, de faire faire aux élèves chaque semaine deux ou trois dissertations, l'une littéraire, l'autre historique, une autre enfin philosophique ou même scientifique,

suivant que la chose se présente. Ces dissertations ne sont pas du tout de rigueur, mais elles constituent un excellent exercice de l'esprit et les élèves s'y prêtent avec une ardeur réelle, d'autant plus que la matière à traiter est laissée absolument à la discrétion de l'élève. Mon tour venu, j'avais choisi de faire une composition sur la "guerre de sept ans," cette guerre maudite par nos pères, parce qu'elle les avait asservis au *rosbif* et au *plum-pudding*, plantes qui croissent sur les bords de la perfide Albion, comme on dit.

Mais vous comprenez bien que la guerre de sept ans n'était qu'un vaste et ingénieux prétexte, c'est au Canada que je voulais en venir. Je voulais entr'ouvrir, aux yeux de mes camarades, étonnés et ravis à la fois, la plus belle page de notre histoire, celle où notre immortel Garneau a mis toute son âme et qu'il a écrite dans un style où la douleur, l'amertume des souvenirs, la tristesse de l'abandon et une sorte de stoïcisme résigné, mais fier, en présence de l'inconcevable délaissement de la mère-patrie, portent au cœur et à l'esprit du lecteur quelques flammes du patriotisme ardent dont l'auteur est consumé, et qui a fait, autant que son admirable histoire de notre peuple, la gloire de sa vie. (1)

(1) Voir la dernière édition de « l'Histoire du Canada » revue, corrigée et augmentée par le fils de l'historien, M. Alfred Garneau, poëte autant que fin et délicat lettré.

Je venais de citer Dussieux, Henri Martin, Michelet, et, maintenant, j'entrais à pleines voiles dans le récit de Garneau, au cœur même de ces pages émues où l'historien raconte notre dernière et inutile victoire, celle de Carillon, et enfin, le désastre des Plaines d'Abraham qui, l'année suivante, amenait le drapeau britannique sur la citadelle de Québec.

Ma voix tremblait bien un peu en citant, à côté de grands historiens comme Martin et Michelet, notre populaire et bien-aimé Garneau, dont le nom, hélas ! était encore bien peu connu en France, à cette époque. Je sentais bien, sans avoir besoin de lever les yeux sur eux, que mon émotion gagnait et le professeur et mes condisciples qui m'écoutaient dans un silence avide, qui dévoraient cette page retrouvée de l'histoire de France, et qui sentaient l'humiliation et l'orgueil leur monter au front, au souvenir de ce qu'une poignée de héros abandonnés, sans ressources, sans secours, sans appui, sans vivres et presque sans munitions, avaient pu accomplir pour elle sur une plage lointaine, et à l'idée que la France est toujours aimée, partout où elle a passé, n'importe où, malgré tout, malgré toutes ses fautes comme femme, parce qu'elle n'a jamais cessé d'être mère.

J'étais arrivé presque au terme de ma lecture lorsque hélas ! un écueil que je n'avais pas

aperçu, faillit me faire perdre le fruit de mon travail et des sentiments nouveaux que j'avais éveillés dans mon auditoire. O mes amis ! comment rouvrir cette vilaine blessure ? Comment rappeler ce souvenir détesté ? J'avais lu Garneau—au Canada, mais je ne l'avais pas relu avant de le citer devant mes camarades du lycée St-Louis. Tout à coup, comme je tournais une page, Passation se dressa devant moi ; j'étais lancé à fond de train, je ne pus l'éviter, et j'envoyai ce mot effrayant en pleine rhétorique-lettres. (1)

Ce fut un holà général. Mon professeur, qui était un docteur-ès-lettres en la Sorbonne et, de plus, un agrégé de la Faculté des Sciences Historiques, eut un haut-le-corps des plus escarpés, et mes camarades se précipitèrent de leurs siéges et roulèrent jusqu'à moi. En un instant je fus entouré, pressé, serré. Chacun voulait voir Passation, contempler Passation : " Où est Passation ? Montre-nous Passation. Qu'est-ce que c'est que ça, Passation ? " Les plus réservés disaient : Passation !......pas vu, connais pas. L'as-tu vu, toi ? "..........Enfin, je cédai sous l'orage, et j'exhibai Passation, un de ces mots étranges qui sont le résultat de notre longue séparation de la France,

---

(1) Dans les lycées de France, les études, malheureusement, se bifurquent en deux sections, à partir de la troisième classe ; section des lettres et section des sciences.

et une démonstration frappante de ce que nous avons perdu du génie de la langue par cette séparation prolongée.

*
* *

Tardivel invoque l'autorité des dictionnaires. Je sais bien que l'on trouve, entre autres, *Passation* dans Littré, avec une seule acception, remarquez-le bien, lorsqu'il s'agit uniquement et exclusivement d'un contrat. Quand j'ai prétendu que "Passation" n'avait d'origine dans aucune langue, est-ce que je me trompais par hasard ? Qui dit *langue* veut dire la langue vulgaire, la langue usuelle, celle que l'on parle, celle que l'on écrit communément, et qui change avec les époques. Est-ce qu'en bonne vérité c'est une langue, ça, les actes des notaires ? C'est fait exprès pour eux ; c'est un langage à part, une construction et des mots imaginés pour une espèce d'hommes spéciale. Introduisez-moi un peu le style d'un bail ou d'un contrat de mariage dans le "Génie du Christianisme," et vous me direz quel effet cela fera.

Savez-vous maintenant pourquoi l'horrible "Passation" n'a qu'une acception dans le dictionnaire ? C'est parce que ce mot est tellement barbare, tellement anti-français qu'on a refusé absolument

de le laisser pénétrer dans la langue commune, et qu'on l'a, avec une répugnance énorme, permis exclusivement aux notaires qui, de leur côté, ont le bon sens de ne pas s'en servir. Et c'est ce mot-là que vous voudriez appliquer par *extension* à l'adoption des lois, quand déjà on n'ose s'en servir dans le plus baroque des styles ! Savez-vous quelle est l'expression reçue en France quand il s'agit de lois, de mesures, et autres choses " pareilles comme" que la Chambre adopte ? On dit : Le *passage* d'une loi, le *passage* d'une mesure... ; voilà ce que vons entendrez communément tous les jours. S'il avait été possible d'adopter Passation, pensez-vous qu'on ne l'aurait pas fait ?

Et cependant, vous ne trouverez pas dans Littré le mot " passage " dans l'acception ci-dessus, ce qui prouve encore une fois que les Français qui, eux, ont le génie de leur langue, n'ont pas besoin de dictionnaires pour donner à un mot un sens nouveau ou pour étendre indéfiniment le le sens primitif, suivant que ce génie le permet.

* *
*

Des dictionnaires ! ah ! bien oui ; parlons-en. Mais il y a des milliers de mots dans les dictionnaires qu'il serait absolument impossible d'employer aujourd'hui, qui cependant étaient fran-

çais, il y a trois, quatre ou cinq cents ans, et que, pour cette raison, le lexicographe est obligé d'enregistrer, mais qui aujourd'hui ne sont plus français. Allez donc un peu parler comme Froissart ou comme Rabelais dans les rues de Québec, l'Athènes du Canada ; je vous donne la douce certitude qu'avant huit jours on vous enverra finir vos phrases à l'asile de la Longue-Pointe. De même, il y a une foule de mots, consacrés par les meilleurs écrivains de notre siècle, et que vous ne trouverez cependant pas dans les dictionnaires. De nouveau, je le répète, pour pouvoir se servir avec fruit des dictionnaires, il faut posséder le génie de la langue; sans cela on est exposé à des aberrations fatales et parfois très amusantes, comme cet anglais qui, entendant à Paris son voisin de table appeler un des convives "cornichon", avait de suite eu recours à son dictionnaire et avait trouvé "petit concombre que l'on confit dans le vinaigre," ce qui n'avait fait que le dérouter davantage. Si, au lieu du lexique, il avait eu recours à quelque français et lui eût demandé l'explication de ce mot, employé comme il l'avait été dans la circonstance, il eût été éclairé de suite. Ainsi dirai-je à l'excellent canadien qui m'a jeté "Passation" en plein sur le nez ; "Allez, mon ami, allez passer trois ou quatre ans en France ; mêlez-vous y avec les hommes instruits ; parlez comme ils parlent ;

pénétrez-vous du génie de leur langue, et vous en saurez plus long que si vous appreniez tout Littré par cœur ; et même, vous pourrez imaginer des mots qui ne sont dans aucun lexique, et qui, cependant, n'en seront peut-être pas moins d'un admirable français.

FIN.



